C. MARTINDALE, *Redeeming the text. Latin poetry and the hermeneutics of reception* (Roman literature and its contexts) : Cambridge, Cambridge University Press, 1993, XVII et 117 pages + 4 planches.

Le petit livre de Ch. MARTINDALE s'attache à mettre à bas l'un des mythes « positivistes » de l'interprétation des textes anciens : la quête du sens originel et définitif. La réception des textes anciens est toujours liée au contexte historique et culturel où se trouve plongé le lecteur et dont il ne peut se défaire dans son travail d'interprétation. Par exemple, notre lecture d'Homère est nécessairement tributaire de Virgile ou Milton « qui ont laissé leur trace dans le texte (d'Homère) ». Sans prétendre, comme tel personnage de D. Lodge, étudier l'influence de T. S. Eliot sur Shakespeare, l'auteur se propose d'envisager « une version historicisée de la théorie de la réception » en suivant deux pistes : celle des imitations, traductions, etc., qui recèlent de nombreuses perspectives concernant les textes anciens (Virgile enrichit notre lecture d'Homère) et celle qui tend à démontrer que notre interprétation des textes n'est pour part qu'une résultante de l'accrétion des interprétations ayant eu cours au fil des siècles, sans qu'aucun retour au sens originel soit possible (on ne peut lire Homère en faisant abstraction de la perspective virgilienne sur la poésie homérique). Cette idée n'est pas franchement révolutionnaire — tant il est vrai que la question de la réception est à la mode dans les études classiques —, mais l'effort de réflexion critique prôné par MARTINDALE, s'il est judicieusement mis en œuvre, paraît salutaire contre tout dogmatisme interprétatif. Les admirateurs du pragmatisme anglo-saxon seront parfois déroutés par nombre de développements sur l'herméneutique de Gadamer, l'instabilité du sens, l'impossibilité d'atteindre à la réalité par les signes, le dictat de l'interprétation académique, la définition de l'histoire, etc. Après diverses considérations théoriques, l'auteur entre dans le vif du sujet : le deuxième chapitre se propose d'examiner certaines grandes imitations comme des relectures exploitant une sorte de déconstruction du modèle. C'est le cas pour Virgile chez Dante et chez Lucain. Il faut ici noter une intéressante analyse de la visite de César aux ruines de Troie (*Pharsale*, chant IX) comme une relecture critique de la visite d'Énée à Pallantée. Le troisième chapitre souligne que l'une des voies les plus fructueuses pour l'interprétation des poètes latins consiste à les lire à travers l'histoire de leur réception (par exemple, Ovide lu par Marlowe et le Titien). Le chapitre IV envisage l'étude des traductions comme outil herméneutique. Le livre de MARTINDALE est davantage un manifeste exhortant les critiques spécialisés dans la poésie latine à renouveler leur façon de lire les textes anciens et à prêter plus d'attention aux apports de la linguistique et de l'herméneutique modernes. Il présente des modes de lecture « alternatifs » qui, sans prétendre parvenir à une orthodoxie interprétative, peuvent enrichir l'approche contemporaine des classiques. On peut sans doute regretter la tendance de l'ouvrage à théoriser de façon quelque peu hermétique, même si certaines analyses sont par ailleurs très suggestives.

Jean-Christophe JOLIVET.

Sciences historiques.

Otto HILTBRUNNER, *Kleines Lexikon der Antike* : Tübingen-Basel, A. Francke Verlag, 1995, in-8°, XVI-654 pages, 2 cartes.

Cette 6e édition prouve l'utilité et le succès de l'ouvrage. L'Avant-propos insiste à juste titre sur l'indivisibilité de l'héritage antique, l'apport récent de l'archéolo-

gie, dont il est tenu compte, sur la nécessité d'inclure le monde chrétien. Importante bibliographie initiale, à jour et bien classée.

Quelque 3 800 notices envisagent tous les aspects de l'Antiquité : noms géographiques (provinces, peuples, villes, mers, fleuves, montagnes), noms d'hommes (écrivains, artistes, politiques), de héros et de dieux, notions de civilisation avec leur expression latine : institutions et magistratures, sources importantes (*acta*, inscriptions), sites et monuments (voies, ponts), armée, marine, œuvres littéraires et artistiques, notions linguistiques, avec des références bibliographiques, etc. En appendice, chronologie gréco-romaine succincte, liste des empereurs romains, table métrologique. Deux cartes très schématiques (à remplacer pour la 7e édition !). Pas d'autre illustration et c'est dommage, car en matière de définitions, un simple croquis au trait vaut souvent mieux qu'un long discours. Il reste que c'est là un excellent instrument de travail, et pas seulement pour les étudiants et le public de langue allemande.

Raymond CHEVALLIER.

Anthony RICH, *Dictionnaire des antiquités*, Payot, 1995, XIX et 740 pages.

L'ouvrage est la réédition d'un dictionnaire que le voyageur anglais Anthony RICH publia à la fin du XIXe siècle, dans la traduction (au charme vieillot) qu'en donna M. CHERUEL, inspecteur général de l'Instruction Publique, peu d'années après. Nulle part, ni dans la préface de Cl. AZIZA, ni dans celles (première et troisième édition) de l'auteur, ni dans les pages de couverture, ne figure la date exacte de parution ni de traduction, et nous sommes contraint de rester à cet égard dans le vague.

L'ouvrage s'inscrit dans la grande tradition de son époque, qui, en même temps qu'elle continuait de s'intéresser aux textes littéraires, aux monuments antiques, aux inscriptions monumentales, se mettait aussi avec bonheur à l'étude des *realia*. Plus modeste dans sa conception et sa réalisation que le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de DAREMBERG, SAGLIO, POTTIER (1877-1919) ou que le *Manuel des antiquités romaines* de MOMMSEN et MARQUARDT (1876-1888), ne prétendant évidemment pas remplacer la *R. E.* de PAULY, WISSOWA et KROLL, le *Dictionnaire des antiquités* de RICH a pour ambition, affichée par l'auteur dans ses préfaces, d'aider à la compréhension des textes en faisant voir, par une explication et par un dessin à la plume, les différences matérielles qui existent entre des synonymes. Qu'est-ce qu'une *palla* ? Une partie de vêtement des femmes grecques, certes. Mais RICH en dessine clairement le patron et nous invite, comme dans *Modes et Travaux*, à le reproduire : « D'abord on pliait par le haut la pièce entière ABCD en la ligne EF, ce qui la réduit au parallélogramme EFCD [...]. Ensuite on la pliait en deux par le milieu, suivant la ligne IKL... », etc. ! Au contraire la chlamyde (*chlamys*) est un carré oblong d'étoffe, non un rectangle comme la *palla*, et les différentes manières de la porter sont décrites et figurées à l'article *chlamydatus*.

Par ailleurs, au dictionnaire proprement dit, rangé dans l'ordre alphabétique strict, est adjoint un index analytique, où les différents « synonymes » sont classés ensemble, ce qui permet de faire le tour d'une question : vêtements grecs ou latins, véhicules, objets de toilette, habitations et noms de leurs différentes pièces, etc., et l'on voit bien quel intérêt pédagogique les enseignants et les élèves du second degré peuvent en tirer. En outre figure un index alphabétique des noms grecs, avec le renvoi aux termes latins correspondants, puisque les deux antiquités, la grecque et la romaine, sont traitées ensemble. De maniement facile, d'un format agréable, il rendra certainement de bons services dans les collèges et lycées. D'ailleurs il semble

avoir été connu et recopié par des manuels scolaires. J'en veux pour preuve la similitude entre certains dessins de RICH et certaines illustrations de *Rome et les Romains* de H. BORNECQUE, D. MORNET et A. CORDIER, Delagrave, 1952 (l'un de ces merveilleux petits ouvrages qu'on distribuait aux élèves méritants sous forme de prix de fin d'année) : ainsi le centurion de la p. 126 du BORNECQUE doit-il apparemment beaucoup à celui de RICH, p. 136, copié sur la tombe de Quintus Publius Festus, centurion de la onzième légion ; le bélier (*aries*) est identique dans les deux ouvrages (respectivement p. 136 et p. 54, d'après l'arc de triomphe de Septime Sévère). Pourtant RICH n'est pas dans la bibliographie du manuel français... On peut admettre qu'il s'agit de coïncidences, les modèles de RICH étant du domaine public, ou que l'emprunt est indirect, par l'intermédiaire de tel ou tel manuel d'antiquités postérieur à RICH et cité en bibliographie du BORNECQUE. D'ailleurs il est clair que RICH n'est pas, directement ou indirectement, la source unique du BORNECQUE : ainsi, pour les masques comiques, le même bas-relief est reproduit dans les deux manuels (p. 206 et p. 476 s. u. *personatus*), mais il y a cinq personnages dans un décor et une référence précise dans le BORNECQUE (c'est un bas-relief Farnèse) contre un seul personnage sans fond et sans aucune localisation précise chez RICH. Quoi qu'il en soit, le dictionnaire de RICH, qui n'est pas souvent cité, a contribué, parmi d'autres ouvrages de même type, à fixer dans les mentalités les représentations figurées de ces réalités quotidiennes, pour lesquelles les mêmes bas-reliefs, statues, peintures sont recopiés inlassablement dans les ouvrages destinés aux apprentis latinistes. Une comparaison pourrait être faite avec les croquis du Gaffiot (cf. par ex. *centurio, eques, reticulum, Salii, Samnis*, etc. dans les deux dictionnaires où, à chaque fois, il s'agit de copies pratiquement identiques d'originaux, certes en deux dimensions, ce qui ne peut que favoriser les similitudes ; inversement, les croquis d'objets, outils, armes en trois dimensions ne sont pas systématiquement décalqués sur ceux de RICH dans le Gaffiot ; cf. toutefois le *calendarium* cubique ou l'*alveolus*, vraiment très ressemblants...).

On y trouve aussi quelques lacunes. Dans le lexique fourni des noms de sanctuaires, des mentions sont faites dans le dictionnaire à *templum, sacellum, fanum, delubrum, adytum, cella, ædes, ædicula*, etc. (cf. l'index de RICH à *religion*), mais rien pour *penetrale*. Pour les monnaies, point de *quinquessis* (*quincussis*). Pas non plus de remarques ni de dessins concernant les *amuleta*, les *atellani*, le *campagus*, « brodequin », etc. Parmi les noms de métier, pas de trace du *cælator*, « graveur », etc.

Néanmoins, malgré son caractère nettement généraliste, voire universel, il offre de quoi satisfaire, sinon les spécialistes d'un domaine précis, du moins des esprits exigeants. Par exemple l'article *hamus* montre une belle érudition : le mot a le sens de base de « hameçon », à partir duquel s'expliquent certaines spécialisations ; ainsi l'épine d'une ronce, et le crochet de l'arme appelée *harpe* (ἅρπη), avec références aux textes ; la dent d'un peigne à carder, et ce peigne lui-même ; le crochet servant à assembler les plaques des cottes de maille flexibles ; « un instrument de chirurgie dont on n'a pu déterminer la nature précise » (en fait une agrafe chirurgicale, également appelée *angistrum*, d'après le grec ἄγκιστρον : ce terme, qui a les autres sens métaphoriques du terme latin, est en l'occurrence le modèle d'un calque sémantique de la part de *hamus*, qui lui emprunte cette acception technique en même temps que l'objet ; par ailleurs, cf. *hamulus*) ; un type de gâteau. À ces sens connus et répertoriés dans les dictionnaires de base, RICH ajoute celui de « crochet d'une bobine de fil auquel on entoure ce dernier pour tisser », sens que connaît le grec ἄγκιστρον mais non pas le latin. Mais ce sens métaphorique (d'ailleurs très plausible), absent des textes, doit exister en latin si l'on se réfère à une représentation

pompéïenne, reproduite dans l'article (ainsi que dans l'article *calathus*), et figurant la corbeille à ouvrage de Léda, d'où dépassent des pelotes et une bobine à ἄγκιστρον. Ainsi, dans le cas présent, RICH dépasse l'objectif qu'il s'est fixé (rendre plus clairs les sens des mots du vocabulaire des *realia*), puisqu'en éclairant un sens qui n'est pas attesté en latin, il se trouve en quelque sorte dans le domaine des *virtualia* !

Ajoutons à cette érudition constante d'une part des indications lexicologiques, qui ne sont pas de première actualité, mais sont souvent encore admises : par exemple l'origine celtique de beaucoup des noms de chariots utilisés en latin, d'autre part des croquis simples mais efficaces, d'objets, de scènes de genre ou de plans, établis par RICH lui-même sur modèles réels, dont la référence est toujours signalée, et qui parlent à l'imagination. Aussi, malgré l'aspect désuet de l'ouvrage et de sa traduction qui sent la Troisième République, on peut être sensible à l'humanisme dilettante de l'auteur, latiniste, helléniste, dessinateur, esprit curieux et grand voyageur.

Christian NICOLAS.

Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum curaverunt Heikki SOLIN et Olli SALOMIES, Editio nova addendis corrigendisque augmentata (Alpha-Omega Reihe A, LXXX) : Hildesheim-Zurich-New York, 1994, Olms-Weidmann, X-508 pages.

En six ans le *SOLIN-SALOMIES* s'est enrichi de trente-quatre pages d'*addenda* et de *corrigenda*. Elles ont été conçues sur le même modèle que le *Répertoire* qui, on le sait, distinguait entre gentilices et *cognomina* et, pour chacun des dits ensembles, juxtaposait deux listes agencées l'une selon l'ordre alphabétique, l'autre selon l'ordre inverse. Des aménagements typographiques éclairent la nature exacte de chaque complément. Pour le reste il suffira de renvoyer le lecteur désireux d'en savoir plus à ce que H. ZEHNACKER écrivait ici même (*R. É. L.*, 66, 1988, p. 372-373) des services que l'on peut attendre d'un instrument de travail aussi précieux.

Jean-Claude RICHARD.

Klaus BRINGMANN, *Römische Geschichte. Von den Anfängen bis zur Spätantike* (Beck'sche Reihe; 2012 : Wissen) : Munich, Beck, 1995, 128 pages (cartes, index), ISBN 3 40639377 2.

K. BRINGMANN propose une synthèse claire de l'histoire romaine dans les limites étroites des 128 pages de la collection de poche Beck'sche Reihe.

C'est d'abord l'extension de la puissance romaine qui rythme l'ouvrage, les deux premières parties étant consacrées à l'expansion de Rome, l'une en Italie, l'autre dans le monde méditerranéen : si l'on renonce à utiliser comme principe d'exposition la distinction usuelle entre Rome royale et Rome républicaine, le système politique et social de la monarchie et celui de la République sont bien présentés, et un éclairage intéressant est mis sur les facultés d'intégration des Romains à des degrés divers, et sur l'originalité de leur système militaire et fiscal; dans l'analyse de la conquête du bassin méditerranéen, c'est l'interprétation stratégique qui est privilégiée par rapport à la dimension économique, une stratégie, qui, comme on s'accorde à le reconnaître, ne relève pas d'un plan déterminé, mais est une réponse aux circonstances. On retrouve la périodisation traditionnelle avec la 3e partie, qui

montre les conséquences de l'expansion romaine sur la société : une nécessaire réforme des institutions, la crise de la république débouchant sur l'empire ; les temps forts des tentatives de réforme et les grands moments de la guerre civile sont soulignés en même temps que les rapports entre le politique, le social et l'économique. L'établissement progressif du régime augustéen qui, sous les apparences de la tradition, rend l'État conforme aux besoins d'un empire universel, y est étudié dans ses dimensions religieuses, militaires, fiscales, institutionnelles. La quatrième partie expose l'organisation de l'empire de la mort d'Auguste à la fin de la dynastie des Sévères, la politique de défense et de conquêtes, l'exercice de la justice, la politique d'intégration, le rôle des villes, l'administration, le système fiscal, l'économie et la société. Le chapitre V traite de la crise du III^e^ siècle, particulièrement des problèmes militaires, monétaires et religieux, avec la montée du christianisme. Sont ensuite (ch. VI) présentées les réformes de Dioclétien et de Constantin ainsi que l'empire chrétien. L'avant-dernier chapitre traite des invasions, de la dislocation de l'empire, de la restauration de Justinien et de la chute progressive de l'empire, tandis que le ch. VIII conclut par l'héritage que Rome nous a laissé : littérature, droit romain, conception de l'empire et Église chrétienne. Un tableau chronologique est joint utilement ; les indications bibliographiques fournies s'en tiennent aux ouvrages en langue allemande ou anglaise.

Les impératifs de la collection empêchent d'aborder les discussions savantes : ainsi, par exemple, on glisse sur la question de la fondation de Rome, l'ouvrage commençant par la mention de la réunion en une ville de villages au VII^e^ siècle ou peut-être seulement autour de 575 av. J.-C., mais on dresse très justement un panorama du peuplement de l'Italie à partir du I^er^ millénaire. Les lois du genre entraînent aussi bien évidemment des simplifications, comme dans l'évocation du règlement successoral d'Auguste (p. 66). Mais cette synthèse atteint tout à fait ses objectifs et dresse une vision d'ensemble fort intéressante de l'histoire romaine tant d'un point de vue militaire que politique, institutionnel, social, économique, sans que soient négligées les incidences de la littérature et de la philosophie, même si on peut s'étonner qu'on passe sous silence le rôle de la littérature à l'époque augustéenne et que les noms de Mécène et de Virgile soient tus.

Rémy POIGNAULT.

Françoise LÉTOUBLON, *La ruche grecque et l'empire de Rome* : Grenoble, ELLUG, 1995, 368 pages.

Après *Fonder une cité*, F. LÉTOUBLON a rassemblé avec son groupe de recherche un corpus de textes grecs et latins, avec leur traduction, relatifs à l'histoire de l'expansion des Grecs et des Latins au-delà de leurs métropoles. Le titre illustre plus précisément encore la différence qui sépare dans le mode de peuplement des différentes ethnies les deux cultures grecque et romaine : l'expansion des Grecs est à l'image de l'essaimage d'une ruche, celle de Rome, de nature impérialiste, à l'exemple de la tache d'huile. Intéressante est à ce sujet la présentation chronologique des textes. Elle favorise une approche particulièrement cohérente non seulement de l'histoire des peuples concernés, mais plus encore de leur propre imaginaire. La première partie, *Avant l'histoire* (p. 13-66), s'étend ainsi des récits mythiques à l'âge héroïque. Prédominent dans cette période les mythes d'autochtonie et de fondation ainsi que les voyages héroïques (notamment ceux des Argonautes ou d'Héraklès) émanant de la Grèce et du Péloponnèse et dirigés vers les îles et l'Asie Mineure. Ce n'est en effet qu'au moment où l'histoire proprement dite se fait jour qu'apparaissent les grands foyers de colonisation et de commerce, privilé-

giant la Chalcidique, l'Italie et la Sicile. C'est là ce que montre, dans une deuxième partie : 'L'époque archaïque et l'expansion coloniale grecque (VIII^e-VI^e siècle av. J.-C.)' (p. 67-200), la première section. La seconde section plus exotique regarde en revanche vers le Pont-Euxin et l'Afrique, même si l'Italie et la Sicile sont toujours bien présentes. La troisième partie (p. 202-252) insiste sur l'ère des impérialismes de l'époque classique avec la montée de l'idéologie des tyrans, tandis qu'Alexandre, « maniaque de la fondation des cités », marque une nouvelle étape de l'expansion grecque vers l'Orient. C'est aussi en ce même III^e siècle av. J.-C. que commence la montée de Rome dominant déjà l'Italie. Aussi la quatrième partie (p. 253-322) met-elle en évidence une expansion romaine s'acheminant peu à peu et sûrement vers la colonisation impériale, après la grave crise du II^e siècle av. J.-C. Le cycle se ferme sur l'image de l'empereur romain Constantin (p. 323-335) qui, fondant Constantinople sur le site grec de Byzance, renoue avec les sources grecques.

Une bibliographie fouillée, un index et la liste des textes cités facilitent la consultation de l'ouvrage autant que la réflexion des chercheurs. Historiens, littéraires, mythographes et philologues consulteront cet ouvrage avec d'autant plus d'intérêt qu'ils trouvent réunis des textes qu'il leur faut habituellement chercher en ordre dispersé, si bien que leur échappe la synthèse historique ici offerte.

Jacqueline DANGEL.

Carla FAYER, *La familia romana. Aspetti giuridici ed antiquari. Parte prima* (Problemi e ricerche di storia antica, 16) : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1994, 728 pages.

M^me^ FAYER, à qui on devait déjà un travail de synthèse sur la Rome archaïque, nous en offre à présent un second, consacré à la famille romaine, des origines à Justinien. Ce fort volume, centré sur la filiation et la *patria potestas*, n'est qu'une première partie, la seconde devant être consacrée à l'alliance matrimoniale et aux sujets connexes. Historienne, M^me^ FAYER a souhaité faciliter l'accès des lecteurs non juristes à la très abondante production des romanistes concernant le droit de la famille. On ne devra donc pas attendre de cet ouvrage des solutions nouvelles à des questions traditionnelles ou un bouleversement des problématiques ou des méthodes : l'objectif était de présenter de manière concise et efficace, question par question, le dossier documentaire et l'état des discussions savantes : disons-le d'emblée, cet objectif a été atteint. Le ch. 1 traite des groupes familiaux, de la terminologie et des degrés de parenté, de la reconstitution de la société romaine primitive; le ch. 2, de la *patria potestas*, le ch. 3, de l'*adoptio*; le ch. 4, de la *tutela* et de la *cura*. Les textes latins, abondamment cités, sont systématiquement traduits, ce qui n'est pas sans risque, vu la grande difficulté de certains (relevons que la traduction donnée p. 42, n. 82 de la notice de Trebatius *ap.* Paul, *D.* 38, 10, 10, 18, ne semble pas satisfaisante).

L'information est très étendue (voir l'abondante bibliographie, majoritairement italienne comme on pouvait s'y attendre eu égard au sujet, p. 613-652), et les quelques lacunes que l'on peut relever concernent l'historiographie et non la romanistique, ainsi, à propos de l'exposition des enfants, J. BOSWELL, *The Kindness of Strangers*, New York, 1988, qui ouvre d'intéressantes perspectives comparatives sur les relations de l'exposition et de l'infanticide, ou pour les questions liées de l'onomastique adoptive, p. 327, et de l' « adoption testamentaire », p. 351, D. R. SHACKLETON BAILEY, *Two Studies in Roman Nomenclature*, 1976, et O. SALOMIES, *Adoptive and Polyonymous Nomenclature in the Roman Empire*, 1992. Avec

une exception : l'absence, à propos des noms et degrés de parenté, de la traduction commentée de Paul, *D.* 38, 10, 10, donnée par Y. THOMAS, in P. LEGENDRE, *Leçons IV, suite. Le dossier occidental de la parenté*, Paris, 1988.

La nature même du projet rend parfois M^me^ FAYER trop dépendante de la « dottrina dominante », fréquemment invoquée, ainsi, p. 141, l'explication de la « loi royale » attribuée à Romulus par Denys obligeant les Romains à élever tous leurs enfants mâles et leur fille première née, par la volonté d' « assicurare un numero sufficiente di donne per procreare cittadini », me paraît, malgré les autorités citées, E. CUQ, P. VOCI et A. M. RABELLO, receler une contradiction interne; voir encore p. 162, l'acceptation, bien que nuancée, d'un lien de causalité entre *ius osculi* et contrôle par les hommes de la consommation de vin par les femmes; ou p. 296 et n. 17, l'idée que les comices curiates d'*adrogatio* sont présidés par le grand pontife, opinion ruinée par J. BLEICKEN, *Oberpontifex und Pontifikalkollegium. Eine Studie zur römischen Sakralverfassung, Hermes*, 85, 1957, 345-366.

On pourra aussi juger que certaines positions théoriques appartiennent désormais à l'historiographie et n'ont plus guère de valeur herméneutique, ainsi la surabondante littérature sur la nature politique de la *gens*, ou les combinaisons multiples entre *gens, adgnatio, familia communi iure* et *proprio iure* d'Ulpien, élaborées en Italie : l'ombre de P. BONFANTE, « l'insigne Maestro », p. 380, bien que régulièrement réfuté, plane sur de nombreux développements.

Le parti pris de neutralité dans l'exposé fait que l'ouvrage n'appelle que rarement des discussions; relevons tout de même l'affirmation de « l'antichissima festa » de la *cara cognatio*, que son nom même, tout comme son autre désignation, l'hybride gréco-latin *Caristia*, ainsi que son absence des calendriers anciens, dénoncent au contraire comme de création récente (cf. K. LATTE, 274, n. 9); p. 67, *glos* et *leuir* sont considérés comme des termes forgés à époque post-classique et justinienne, mais Non. p. 894 L. semble bien indiquer que les deux mots étaient connus d'Afranius; le témoignage, invoqué p. 74, de Cicéron qui, en rappelant la gloire de la *familia* et du *genus* de ses clients, viserait leur seule ascendance patrilinéaire, parle en fait en sens contraire : on pourrait multiplier les cas où il invoque côte à côte l'ascendance patrilinéaire et matrilinéaire, et même des *adfines* d'une génération antérieure, par exemple pour M'. Glabrio, *praet.* 67, Cic., 1 *Verr.*, 17, 51-52 : *Glabrionis patris... avi Scaeuolae... soceri Scauri.* On sera également réticent à accepter une proposition plus générale : placer, p. 74, la perte d'importance de l'*adgnatio* et la place grandissante de la parentèle bilatérale à la fin de la République ne convainc pas : outre qu'il est difficile de fixer une date ponctuelle à un phénomène multiforme dont les divers aspects (sociaux, juridiques, terminologiques, etc.) se sont manifestés sur une longue durée selon des étapes qui n'ont pas nécessairement coïncidé, les exemples de reconnaissance juridique de la *cognatio* et de l'*adfinitas* donnés par M^me^ FAYER elle-même (ne citons que la loi Cincia de 204 av. J.-C.) invitent à nuancer le propos, et à ne pas chercher à toute force un synchronisme entre faits de parenté et changements politiques, même si cela remplit d'aise les historiens.

En revanche, il faut rendre hommage à la capacité de synthèse et à la clarté d'exposition qui caractérisent les « états de la question » : on se bornera à citer p. 24, n. 26, la nature et le nombre des formations de parenté, à rapprocher des p. 103-114 et de leurs notes serrées, sur les rapports entre formations de parenté et cité dans la Rome archaïque, la longue n. 3 p. 123, sur les rapports entre *patria potestas, manus* et *mancipium*, etc.

Deux copieux index, des sources et des thèmes (plus de vingt pages sur deux colonnes, à entrées latines et italiennes), faciliteront la consultation ponctuelle de

cet ouvrage, dont il faut redire, en concluant, combien il sera précieux comme outil de première consultation et d'orientation dans bien des enquêtes.

Philippe MOREAU.

Katariina MUSTAKALLIO, *Death and Disgrace, Capital Penalties with post mortem Sanctions in Early Roman Historiography* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Dissertationes Humanarum Litterarum, 72) : Helsinki, Tiedeakatemia, 1994, 96 pages.

Ce livre étudie ce que l'on pourrait appeler la protohistoire de la *damnatio memoriae*. Dans un cadre chronologique qui est celui de la Rome des siècles obscurs, il traite des sanctions (confiscation et/ou consécration des biens, destruction de la demeure, etc.) qui parachèvent la condamnation et la mise à mort d'un personnage incriminé pour avoir contrevenu à l'interdit frappant l'*adfectatio regni*. S'il faut en croire l'annalistique, cet interdit était aussi ancien que la *respublica libera*, puisqu'il se profile à travers la relation des événements de 509. L'analyse que l'auteur nous présente du rôle prêté par la vulgate à Publicola (à des fins vraisemblablement pédagogiques) est intéressante, même si l'on peut hésiter à souscrire à l'affirmation finale de la p. 29 (« It was appropriate in the historical narrative to consecrate the site of Valerius' house to *Vica Pota*, the archaic *Victoria*, in order to celebrate the political solution »), s'il est vrai que, deux lignes plus haut, cette solution est définie comme « la *victoire* du nouveau régime sur la royauté ».

Le cœur du livre est consacré à l'étude des sanctions qui eurent pour objet de vouer à l'oubli la personne et la geste des trois « grands démagogues » auxquels, avec d'autres, K. MUSTAKALLIO ajoute Vitruvius Vaccus. Vient ensuite l'analyse des décisions d'inspiration comparable qui, au témoignage de l'annalistique, furent prises, mais sans que ces personnages aient été mis à mort, à l'encontre de Coriolan, Appius Claudius le décemvir, Camille et, de manière moins significative, contre T. Menenius, *cos.*, 477, et Kaeso Quinctius en 461.

On saura gré à ce travail de déboucher sur deux conclusions importantes. En premier lieu son auteur a selon nous raison de souligner que l'accusation d'*adfectatio regni* ne se limitait pas au domaine des rivalités politiques. Elle avait bel et bien un arrière-plan religieux dans la mesure où le pouvoir des anciens *reges* avait une dimension qui participait du sacré et où, d'autre part, les comportements dénoncés étaient ressentis comme dangereux pour l'équilibre et, par là même, la survie de la cité. Le livre emporte également la conviction lorsque son auteur met en évidence l'importance et la signification des mesures relatives au nom (cf. le *decretum* des *gentiles* de M. Manlius Capitolinus) et à la demeure des coupables, que celle-ci soit simplement détruite ou qu'un temple soit construit à son emplacement. Si bien que, sans oublier les incertitudes qui grèvent notre connaissance des épisodes étudiés, le lecteur de bonne foi sera tenté de donner raison à K. MUSTAKALLIO : dans ce qu'elle a de structuré (cf. le schéma de base) mais aussi de complémentaire quand on passe de l'un à l'autre, la tradition relative à Sp. Cassius, Sp. Maelius et M. Manlius permet d'entrevoir, sinon d'appréhender, quelque chose de réalités et de croyances qui nous reportent au V^e^ et au début du IV^e^ siècle.

Jean-Claude RICHARD.

Domenica Paola ORSI, *La lotta politica a Siracusa alla metà del IV secolo a. C. Le trattative fra Dione e Dionisio II* (Documenti e Studi, 18) : Bari, Edipuglia, 1994, 109 pages.

Ce travail fait le point sur des recherches consacrées à l'épisode des négociations dont Syracuse fut le théâtre dans les années 357-355 entre Dion et Denys le Jeune dans un premier temps, Apollocrate, fils de Denys l'Ancien ensuite. Il se présente comme une analyse des sources qui nous en ont gardé le souvenir : Plutarque (*Dion*), Diodore (16, 9-13 et 16-17) et, accessoirement, Cornelius Népos (*Vie de Dion*) et Polyaenos (*Strat.*). Après un chapitre d'introduction dans lequel D. P. ORSI décrit la situation politique à Syracuse en 367, lorsque Denys l'Ancien mourut, elle étudie tour à tour les différentes versions qui nous sont parvenues du début de ces négociations, les sources de Diodore, les témoignages relatifs à la lettre (en fait un faux) d'Hipparinos à son père Dion, la fuite de Denys le Jeune et, pour finir, l'accord conclu par Apollocrate avec Dion, à la faveur duquel l'îlot d'Ortygie fut remis à celui-ci. On ne s'étonnera pas que le nom de Platon et la mention de ses *Lettres* VII et VIII reviennent à plusieurs reprises dans ce travail limité dans son objet mais qui nous a paru le plus souvent probant.

Jean-Claude RICHARD.

Monique DONDIN-PAYRE, *Exercice du pouvoir et continuité gentilice : les « Acilii Glabriones » du III^e s. av. J.-C. au V^e s. ap. J.-C.* (Collection de l'École française de Rome, n° 180) : Rome, 1993, 382 pages et un tableau généalogique.

Ce livre, œuvre d'une historienne épigraphiste et prosopographe, se présente (p. 2) comme une recherche d'histoire sociale et économique, consacrée aux modes d'exercice du pouvoir par un groupe appartenant à l'aristocratie sénatoriale. Le propos, ainsi défini, serait classique, mais M^me DONDIN-PAYRE a donné à son étude une forte originalité en choisissant de la situer dans une diachronie très longue et de s'attacher à la lignée la plus durablement présente dans l'histoire de Rome, du III^e siècle av. J.-C. au début du VI^e siècle ap. J.-C. : celle des *Acilii Glabriones*, soit vingt-sept générations (pour comparer : trente générations séparent Hugues Capet de l'actuel roi d'Espagne). Et c'est ce phénomène de continuité d'un groupe de filiation, dont l'authenticité généalogique est établie p. 268-275, qui oriente toute l'étude.

L'ouvrage est articulé en trois parties et neuf chapitres. La première partie, « Le cercle familial. Les *G.* parmi les *A.* », définit les limites du groupe étudié en se fondant sur une étude onomastique, puis sa reproduction d'un point de vue démographique, enfin sa place dans l'ensemble englobant de la gens *Acilia*, face aux *A. Balbi*, *A. Auiolae*, etc. ; la seconde, « Les fondements du pouvoir des *A. G.* », envisage l'origine géographique des *G.*, leur fortune, leurs pratiques matrimoniales, adoptives et clientélaires ; la troisième, « Les *A. G.* et les modalités de l'exercice du pouvoir », retrace chronologiquement les cas attestés d'exercice de magistratures et de sacerdoces, en tire une analyse du mode d'exercice des pouvoirs par les *A. G.*, avant d'envisager la continuité gentilice comme but et comme stratégie.

Il faut signaler d'entrée de jeu que des contingences éditoriales n'ayant pas permis de fournir, comme c'est habituellement le cas pour les travaux prosopographiques, le dossier de notices individuelles sur lequel se fondent les analyses, le lecteur devra surmonter un inconvénient non négligeable : les textes anciens lui sont rarement donnés et il n'aura pas accès à de nombreuses discussions ponctuelles qui avaient trouvé place dans ces notices : le tableau n° 1, p. 12-13, et l'annexe

prosopographique, p. 303-306, constituent un remède partiel, en indiquant le type de source (le plus généralement épigraphique), mais, par exemple, le captivant passage d'Ulp. 11 *ad ed.*, *D.* 4, 4, 18, 1, si révélateur des tensions entre germains et de possibles difficultés patrimoniales des *Acilii* du IIIe siècle, est certes mentionné, mais non cité (et n'apparaît donc pas dans l'index, ni sous « Ulpien », ni sous « *Digeste* »). De même, nous ne pouvons pas avoir accès à l'étude du petit dossier textuel concernant la rédaction par C. Acilius, sénateur du milieu du IIe siècle av. J.-C., d'une histoire romaine en langue grecque. Notons simplement que l'idée que l'ouvrage était « encore connu et utilisé » au Ve ap. J.-C. (p. 286) me paraît fort douteuse : PETER, *H. R. R.*², 1, p. CXXIII, indique certes qu'un paradoxographe du Vatican le mentionne, mais que ce texte recopie en fait Nicolas de Damas. Quant à la mention par le Ps. Aur. Vict., *O. G. R.*, 10, 2, elle relève très probablement de la citation de citation, et n'atteste que la connaissance du nom de l'auteur, mais non la diffusion de son ouvrage à date tardive.

Le premier point d'importance est évidemment la définition du groupe considéré : non pas tous les *Acilii* attestés, ni les *Acilii* dont on peut penser qu'ils se considéraient comme appartenant à une *gens Acilia* (ce qui élimine, à l'époque considérée, les affranchis et leurs descendants), mais une partie de cette *gens*, caractérisée par la possession du *cognomen Glabrio* : donc, ce que les anthropologues de la parenté appeleraient un « segment de lignage » ou une « lignée ». Mme DONDIN-PAYRE n'a visiblement pas souhaité emprunter à l'anthropologie contemporaine ses instruments d'analyse des unités de filiation, et s'en tient donc à des termes forgés par les anciens eux-mêmes : *familia* (ou sa traduction : « famille »), *stirps* (traduit p. 33 par « lignée »), tout en admettant (p. 81 n. 16) leur caractère peu satisfaisant. Reconnaissons que ce relatif flou terminologique n'est que rarement gênant, mais un titre de partie comme « Le cercle familial » est tout de même trompeur. Sous le nom de *gens*, on peut envisager deux objets : soit un groupe d'individus ayant en commun, à un moment donné, une ascendance partagée, non susceptible d'être spécifiée généalogiquement mais marquée par un même *nomen* ; l'étude porte alors sur les critères d'appartenance, les structures internes, une éventuelle hiérarchie, les modalités d'action collective, la conscience de groupe, etc. ; soit une chaîne généalogique d'individus, dans la longue durée, dont les plus récents n'ont jamais eu de relations directes avec les plus anciens, et pour qui l'appartenance ne relève pas de l'action commune mais de la mémoire, du symbolique, de l'idéologie ; cette conscience d'une filiation, susceptible, à titre de modèle, d'orienter les comportements, relève bien entendu pleinement, elle aussi, de l'histoire. C'est à ce second type que s'est attachée principalement MmeDONDIN-PAYRE, à la fois parce que sa documentation ne lui livrait quasiment jamais d'informations sur des groupes numériquement significatifs d'*Acilii* contemporains, et parce qu'elle a défini un critère de sélection onomastique restrictif : au terme d'une étude du *praenomen Manius*, si caractéristique mais non unique, du *nomen Acilius* et du *cognomen Glabrio*, c'est l'association *Acilius* + *Glabrio* qu'elle a retenue, incluant également les personnages non pourvus du *cognomen* mais sûrement apparentés à un Glabrio, ce qui lui fournissait généralement un ou deux individus, rarement trois ou quatre, par génération.

L'étude du *cognomen* suscite trois remarques. Ne rencontrant jamais plus d'un unique porteur du *cognomen* à chaque génération de cette lignée, l'auteur en conclut, p. 35-37, que seul l'aîné portait ce *cognomen* qui, en cas de décès, était relevé par un cadet. On peut se demander toutefois s'il n'y a pas là un effet induit par la rareté des sources. En effet, le *stemma* présente fort peu de collatéraux documentés jusqu'au IIe siècle ap. J.-C., et pour les générations XIV et XV (IIe-IIIe s.),

quand apparaissent des cadets ne portant apparemment pas le *cognomen Glabrio*, comme M'. Acilius (Vibius) Faustinus *cos.* 179, et M'. Acilius Faustinus *cos.* 210, nous ne pouvons pas affirmer, me semble-t-il, que nous possédons bien l'onomastique complète des deux personnages : après tout, le *cos.* 179 est appelé M'. Acilius (Vibius) Faustinus dans *A. E.*, 1987, 843, mais seulement M'. Acilius Faustinus dans *C. I. L.*, VI, 1978. Quant à la première collation de ce *cognomen*, M^me^ DONDIN-PAYRE l'attribue aux soldats du *cos.* 191 av. J.-C., le rapprochant des surnoms triomphaux, p. 34-35. On observera toutefois qu'un document épigraphique contemporain, *A. E.*, 1953, 161, attribué p. 280 aux vétérans (ajouter le prénom M'.), ne le comporte pas, et ce à une époque où on commence déjà à en rencontrer dans certains types d'inscriptions. On verra dans M. G. ANGELI-BERTINELLI, *M. É. F. R. A.*, 105, 1993, p. 7-31, une interprétation différente de la collation du *cognomen*, à propos d'une inscription inédite de Luni parallèle à la précédente. Enfin, le texte d'Ulpien déjà mentionné, source unique sur le Glabrio de la génération XV, l'appelle *Glabrio Acilius* (la *P. I. R.*², A 63, rétablit sans le dire l'ordre banal). On aimerait connaître les raisons de cette inversion : on ne peut y voir, chez Ulpien, un effet littéraire à la Tacite, et même si on est tenté de supposer un emploi « aristocratique » du *cognomen* comme prénom, la date (époque des Sévères) rend la chose peu probable.

Le second point touche à la structure interne de la *gens* Acilia et aux relations entre le « lignage majeur » de *Glabriones* et « lignages mineurs » des *Balbi*. M^me^ DONDIN-PAYRE suppose que les *Glabriones*, pour faire cesser une confusion entre les lignages entretenue par l'absence de *cognomen* chez les *Glabriones* cadets comme chez les autres *Acilii*, confusion profitable aux lignages mineurs qui bénéficiaient du prestige des *Glabriones* plus illustres, mais déplaisante pour eux, auraient conduit les (futurs) *Balbi* à adopter un *cognomen*, tout comme une « discipline gentilice » aurait eu pour effet l'usage chez tous les *Acilii* du prénom *M'*. Sans aller jusqu'à supposer une décision en forme, comme dans le cas des interdictions gentilices de prénoms attestées, l'auteur suggère néanmoins une forme d'autorité du « lignage majeur » (au sens de socialement et politiquement dominant) sur les autres, ce qui pose problème et demanderait à être corroboré par d'autres exemples, puisque ce que l'on sait du rôle des *gentiles* dans la succession, la tutelle et la curatèle donne l'impression d'une égalité et même d'une certaine indistinction.

Le troisième point de discussion concerne la nature même de la continuité gentilice : simple hasard démographique, ou résultat d'une volonté, comme le pense M^me^ DONDIN-PAYRE, qui dote les *A. G.* d'une véritable conscience de leur destin historique, s'exprimant par une « stratégie familiale » (p. 265) : faire de la « continuité gentilice une priorité » (ch. 9), préférant une relative médiocrité associée à la durée à un destin plus brillant mais plus éphémère (p. 239, 263). La question est passionnante, mais la solution délicate : l'observateur ne projette-t-il pas dans l'objet étudié sa propre conscience du phénomène observé, et ne transforme-t-il pas un événement constaté *a posteriori* en un projet ? M^me^ DONDIN-PAYRE, qui aime recourir à des comparaisons avec les aristocraties de l'Europe moderne et cite Saint-Simon, pourrait invoquer le comportement des ducs de La Rochefoucauld aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, associant nombreuse postérité à chaque génération et rude traitement des cadets et des filles pour favoriser l'héritier du titre. Mais la disette des sources sur les mentalités gentilices laisse à mon sens, s'agissant des *A. G.*, le débat ouvert.

On ne peut que mentionner rapidement les points sur lesquels les analyses emportent l'adhésion : la récusation de la thèse de L. ROSS TAYLOR sur la signification de la mention de leur tribu par les *Acilii* républicains du « lignage mineur » (p. 82), l'origine géographique des *A. G.* (ch. 4), l'étude des quelques mariages et

adoptions attestés, la thèse de la conversion précoce des *A. G.* au christianisme, fondée sur l'interprétation abusive de données archéologiques (ch. 7), et, en revanche, indiquer que l'accession au patriciat à l'époque augustéenne (p. 196 et 244) n'est qu'une hypothèse qui, pour emporter totalement l'adhésion, devrait être corroborée par des particularités de *cursus*. Lire, p. 46, dans *I. L. S.*, 1133 et 1134, *neptis* et *proneptis*, et p. 29 Iullus et non Iulius. Bien d'autres points, qui appellent réflexion et débat, mériteraient d'être signalés, ce qui suffit à montrer la richesse de ce travail, et conduit à souhaiter que sa partie inédite ne le reste pas. Et puis on lit tant de choses sur LA *gens* qu'il faut être reconnaissant à Monique DONDIN-PAYRE de nous avoir permis de disposer désormais de l'étude approfondie et suggestive d'UNE *gens*.

Philippe MOREAU.

Christiane DELPLACE, *La romanisation du Picenum. L'exemple d'Urbs Salvia* : Rome, 1993, 1 vol. 28 × 22,5 cm, 413 pages-XX planches (Collection de l'École Française de Rome, 177). ISBN 2-7283-0279-0.

Ce beau volume de Christiane DELPLACE, né d'une thèse de doctorat d'État, est formé de deux parties de poids inégal (qui correspondent au double titre du volume) : *La romanisation du Picenum* (p. 11-253) et *L'exemple d'Urbs Salvia* (p. 257-327). L'auteur suit le processus de romanisation sur quatre siècles, de la République à la fin du I^er^ siècle ap. J.-C. dans l'ensemble du Picenum; elle considère les étapes historiques de la conquête (avant la guerre sociale : p. 11-34 puis après : p. 35-82); elle dresse pour ces époques un bilan exhaustif des faits acquis et des problèmes encore en suspens, en particulier sur le plan des institutions en utilisant toutes les ressources offertes par les textes et les inscriptions. Son excellente connaissance non seulement de la bibliographie mais aussi des recherches archéologiques sur le terrain lui permettent de proposer un chapitre très précieux sur l'occupation du territoire (chapitre III : p. 83-228); accompagné de nombreuses cartes, il est sans nul doute un instrument essentiel pour tous ceux qui veulent s'intéresser au Picenum. Un chapitre fait le point sur la religion (p. 229-253); il permet de comprendre le degré d'intégration du Picenum dans la religion romaine; Christiane DELPLACE montre comment là (comme ailleurs en fait) le culte impérial a été un facteur d'intégration dans l'État romain sans que pour autant des cultes dédiés à des divinités qui remontaient au passé italique aient disparu. En définitive, si la romanisation des derniers siècles de la République fut lente à l'intérieur des terres, à partir de la fin de la République on contaste une urbanisation totale et une organisation du territoire, processus parachevé sous Auguste lorsque de nouveaux centres urbains sont installés loin des côtes. Le cas d'Urbs Salvia est une illustration exemplaire des conclusions de l'ensemble de la recherche avec une étude de l'urbanisme et de l'architecture; c'est une incitation à entreprendre d'autres enquêtes ponctuelles sur d'autres sites d'une région encore mal connue malgré l'abondance des témoignages archéologiques qui ont survécu.

Mireille CÉBEILLAC GERVASONI.

Ella HERMON, *Rome et la Gaule Transalpine avant César* (Diáphora 3) : Naples, Jovene Editore et Les Presses de l'Université Laval, XVIII-362 pages.

Ce livre est le fruit de vingt ans de recherches. Au départ, on trouve la thèse de troisième cycle qu'en 1973, E. HERMON soutint sur la conquête de la Gaule

Transalpine. Dans la décennie qui suivit, la parution des travaux de G. CLEMENTE (*I Romani nella Gallia Meridionale (II-I sec. a. C.). Politica ed economia nell'età dell'imperialismo*, Bologne, 1974), Ch. EBEL (*Transalpine Gaul. The Emergence of a Roman Province*, Leyde, 1973), C. GOUDINEAU (*La Gaule Transalpine*, dans C. NICOLET, *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, 2[1], Paris, 1978) et M. GAYRAUD (*Narbonne antique des origines à la fin du III[e] siècle*, Paris, 1981) la conduisit à élargir le cadre de ses recherches à l'étude des rapports de la politique intérieure de Rome avec sa politique extérieure dans le cas de cette province. Une série d'articles énumérés dans la bibliographie finale et tout spécialement dans sa troisième partie reflètent l'approfondissement de sa réflexion.

On sait que nos sources sont muettes ou presque sur les formes et les conséquences de la conquête romaine. Leurs lacunes sont telles que la date à laquelle la colonie romaine de *Narbo Martius* fut déduite et celle de la création d'une province de Narbonnaise régulièrement administrée par des gouverneurs sont matière à controverse. Grâce à E. HERMON (cf. *R. D.*, 54, 1976), on a de bonnes raisons de croire que la solution traditionnellement apportée au premier de ces problèmes est la bonne et que Narbonne fut bel et bien fondée en 118 av. J.-C. Le deuxième est crucial dans la perspective adopté par l'auteur. On sait en quels termes il se pose : les témoignages anciens ne contiennent aucun élément qui apporte la preuve que la Narbonnaise fut organisée en province dès sa conquête; on y cherche en vain la moindre allusion à l'envoi d'une commission sénatoriale chargée d'en préparer la création et à l'existence d'une *lex prouinciae* à l'époque républicaine. De plus les *Fastes*, tels qu'on peut les reconstituer, ne mentionnent comme tel aucun gouverneur de cette région avant M. Fontéius (*propr.* ?, 74-72 ?). Tout se passe donc comme si, pendant plusieurs décennies, Rome y avait envoyé, en cas de besoin, des consuls en exercice. De cette double constatation E. BADIAN déduisait que l'*Vrbs* dut faire l'épreuve du *bellum Cimbricum* avant de prendre progressivement conscience que la rédaction en province des zones conquises s'imposait. Allant plus loin, Ch. EBEL développa l'idée que la création d'une province allant des Alpes aux Pyrénées aurait été l'œuvre de Pompée en 70, au lendemain de sa victoire sur Sertorius.

Cette approche du problème n'est pas celle d'E. HERMON. Dans la première partie de son livre elle conteste en effet le bien-fondé de l'idée selon laquelle l'organisation en province de régions conquises par Rome impliquait nécessairement l'existence d'une *lex prouinciae* et la succession régulière de gouverneurs. Sur un plan général, le problème de cette charte se pose à ses yeux, pour l'époque républicaine, en termes de condition suffisante plus que nécessaire. Aussi lui paraît-il plus fructueux de mettre en lumière les axes « d'un processus continu d'...installation des structures romaines » (p. 19) qui se laisse percevoir dès la conquête de la Gaule méridionale. Il y a là une donnée qui conduit à penser que, *ab origine*, la Narbonnaise fut une province à part entière. Son histoire dont les temps forts correspondent, pour la période étudiée à trois moments décisifs de l'histoire romaine (moment gracchien, moment marianiste, moment pompéien au sens large de ces adjectifs) est bel et bien indissociable des problèmes de fond qui se posent alors à l'*Vrbs*. Les conséquences de cet état de choses se font sentir dès les origines sur le modelage du tissu économique et social de la nouvelle province.

Telle est l'idée maîtresse du livre d'E. HERMON qui, dans les cinq parties dont il se compose (1, *Conquête et domination dans l'empire romain républicain*. 2, *La conquête de l'espace*. 3, *La modulation de l'espace*. 4, *La maîtrise de l'espace*. 5, *La domination romaine avant César en Transalpine*), se fonde sur une succession d'analyses bien informées, convergentes dans leurs grandes lignes et souvent probantes.

Jean-Claude RICHARD.

The Cambridge Ancient History, second edition, volume IX, *The Last Age of the Roman Republic, 146-43 B. C.*, edited by J. A. CROOK, Andrew LINTOTT, the late Elizabeth RAWSON : Cambridge, Cambridge University Press, 1994, XVIII-929 pages.

On sait les mérites du tome IX (*The Roman Republic, 133-44 B. C.*, 1932) de la *Cambridge Ancient History* première manière. H. LAST qui en était le maître d'œuvre et s'y taillait la part du lion avait su s'assurer le concours des plus grands noms du moment (M. ROSTOVTZEFF, F. ADCOCK, M. CARY, C. HIGNETT, E. S. STRONG, W. W. TARN). De plus, si leur notoriété était moindre, les autres collaborateurs de ce volume y signaient des chapitres qui soutenaient la comparaison avec ceux des savants susdits. Mais à l'approche de l'anniversaire entre tous climatérique, le soixante-troisième, une refonte de l'ensemble devenait souhaitable : le progrès de nos connaissances sur cette période de près d'un siècle et une approche des problèmes qui s'est sensiblement modifiée justifiaient en tout état de cause l'élaboration de ce tome IX^2.

Les vingt et un chapitres de la première édition faisaient en effet la part belle au récit événementiel puisque seuls les quatre derniers dus à E. SIKES, J. WIGHT DUFF, E. S. STRONG et F. DE ZULUETA et respectivement consacrés à la littérature et à la société de l'époque cicéronienne, à l'art pendant la période républicaine et au développement de la loi donnaient un aperçu plus synthétique de ces années lourdes d'histoire. Le triumvirat qui, entre autres mérites, a celui d'avoir dessiné l'épure de cette deuxième édition a voulu qu'elle se présente sous la forme d'un diptyque dont le premier volet (douze chapitres) est néanmoins plus garni que le second (sept chapitres). L'exposé y suit un ordre qui est le plus souvent celui des temps (3, A. W. LINTOTT, *Political History, 146-95 B. C.*; 4, E. GABBA, *Rome and Italy : the Social War*; 5, J. G. F. HIND, *Mithridates*; 6, R. SEAGER, *Sulla*; 7, Id., *The Rise of Pompey*; 8 a, A.-N. SHERWIN-WHITE, *Lucullus, Pompey and the East*; 9, T. P. WISEMAN, *The Senate and the populares, 69-60 B. C.*; 10, Id., *Caesar, Pompey and Rome, 59-50 B. C.*; 11, E. RAWSON, *Civil War and Dictatorship*; 12, Ead., *The Aftermath of the Ides*) et parfois celui des lieux (2, A. W. LINTOTT, *The Roman Empire and its Problems in the late Second Century*; 8 b, T. RAJAK, *The Jews under Hasmonean Rule*; 8 c, D. J. THOMPSON, *Egypt, 146-31 B. C.*), alors que la deuxième partie du livre fait la part belle à ce que, faute de mieux, on appellera les structures : 13, D. CLOUD, *The Constitution and Public Criminal Law*; 14, J. A. CROOK, *The Development of Roman Private Law* (où l'exposé remonte fréquemment jusqu'aux années 200); 15, J. RICHARDSON, *The Administration of the Empire*; 16, C. NICOLET, *Economy and Society, 133-43 B. C.*; 17, N. PURCELL, *The City of Rome and the plebs urbana in the late Republic*; 18, M. GRIFFIN, *The Intellectual Development of the Ciceronian Age*; 19, M. BEARD, *Religion*. À quoi l'on ajoutera un premier chapitre (*The Crisis of the Republic : Sources and Source-problems*), dense et incisif à la fois, dans lequel A. W. LINTOTT caractérise les diverses catégories de documents accessibles à qui étudie cette période, puis réfléchit successivement aux interprétations que, tour à tour, les anciens et les modernes ont données de la crise qui mina et emporta la République.

Les maîtres d'œuvre de l'ouvrage ont voulu qu'il s'achevât sur la mort de Cicéron dans la mesure où à la date de cet événement s'attache une valeur symbolique plus éloquente à leurs yeux que celle des Ides de mars 44. Quant à l'absence de tout développement consacré à l'histoire littéraire de cette période, elle répond à la volonté d'éviter tout risque de double emploi avec le tome II de la *Cambridge History of Classical Literature*. On saura gré enfin au trio éditorial de nous proposer en huit pages d'*Épilogue* un diagnostic sur la crise dont le livre retrace les étapes.

Rejetant l'interprétation que les anciens donnaient de celle-ci en termes de décadence morale due aux effets conjugués de l'*auaritia* et de l'ambition, ces trois savants s'attachent à reconnaître les causes qui faussèrent le jeu des mécanismes institutionnels qui avaient naguère favorisé le développement de la *libera ciuitas*. L'identification qu'ils en proposent nous a paru classique. Mais leurs considérations n'en sont pas moins précieuses par ce qu'elles ont de nuancé dans la mesure où elles mettent en évidence que des facteurs souvent appréciés en termes exclusivement négatifs gagnent à être envisagés sous un autre éclairage (cf. p. 772, « Like politicians at all periods of the history, the *principes* of the late Republic were moved by personal ambition : but that does not require us to deny them public spirit or political ideals »). Certes des changements profonds étaient à l'œuvre dans la société romaine travaillée par les tensions qu'ils engendraient. Mais il est clair que dans la mesure où ses membres inclinaient à penser les réformes en termes de restauration, la classe politique n'était pas prête à en assumer les implications. D'où les diagnostics somme toute complémentaires que nous lisons p. 773 (« Whether the Republic could have modified its political institutions and remained the Republic we can never really say ; but it did not try radically enough ») et 776 (« The Roman Empire did not have to be invented out of nothing : many of the changes described in this volume prepared the way for it »).

Jean-Claude RICHARD.

Karl CHRIST, *Caesar. Annäherungen an einen Dictator* : Munich, C. H. Beck, 1994, 398 pages, 16 clichés et 5 cartes inclus dans le texte, DM 58.

Sous ce titre un peu énigmatique, cet ouvrage, dédié à Emilio GABBA, n'est pas, nous précise l'auteur, une nouvelle biographie de César, mais étant donné la place considérable et, à ses yeux, presque unique, que tient le dictateur dans l'histoire et la littérature universelles, il a voulu montrer, à l'image de ce qu'avait fait de façon plus limitée H. STRASBURGER (*Caesar im Urteil seiner Zeitgenossen*, 2e éd., Darmstadt, 1968), comment il a été et est encore perçu, non plus seulement par ses contemporains, mais dans toute la littérature, occidentale en particulier, jusqu'à nos jours. Qui a été César, et quelle image a-t-il donnée et conservons-nous encore de lui, telles sont les questions auxquelles s'efforce de répondre K. CHRIST.

Dans un chapitre d'introduction, l'auteur rappelle d'abord les données historiques essentielles en traçant un tableau des événements qui ont marqué la carrière de César et les années antérieures, principalement à partir de Sylla, ainsi que les transformations économiques et sociales qui les ont accompagnés : développement des chevaliers et de la classe moyenne aux dépens de l'aristocratie traditionnelle ; croissance de l'armée et de son rôle dans la vie politique, extension de la place tenue par la clientèle et l'esclavage. Il en est résulté une situation de déséquilibre, d'instabilité entraînant l'effacement des normes traditionnelles de la république et le surgissement, au-dessus de ce qui avait été diminué ou abandonné, de personnalités nouvelles et éminentes. César fut l'une d'entre elles, et la plus éclatante.

Le premier chapitre pourrait recevoir le titre de l'ouvrage de H. STRASBURGER évoqué ci-dessus ; il nous montre en effet comment César a été perçu par ses contemporains. Mais, avant cela, il précise l'image que le dictateur donne de lui-même, dans ses *Commentaires* ; il indique ensuite celle qui ressort des œuvres de ses deux plus illustres contemporains, Cicéron et Salluste ; la seule référence chez ce dernier est le *De Catilinae coniuratione*, K. CHRIST ne croyant pas, à tort, à mon sens, à l'authenticité des *Epistulae*. Viennent ensuite les auteurs qui, sous le principat, puis dans l'Antiquité tardive, fournissent des éléments de premier intérêt étant donné

la place que, à des degrés divers, César a tenue dans leur œuvre : Lucain, Pline l'Ancien, Sénèque, et surtout les historiens et biographes : Plutarque, Suétone, Florus, Appien, Dion Cassius, l'*Histoire Auguste*, Eutrope principalement, puis les auteurs chrétiens, Lactance, Augustin, Orose qui donnent du dictateur une image plutôt négative. Ce tableau de la permanence de cette image dans la littérature se poursuit dans le chap. II avec tous les auteurs, du Moyen Âge au XIX^e^ siècle, chez lesquels apparaît la personne de César; une vingtaine sont cités, qui font l'objet de notices parfois réduites à quelques lignes : Pétrarque, Shakespeare, Montaigne, Corneille, Montesquieu, Gœthe, Napoléon I^er^, Niebuhr pour n'indiquer que les plus marquants. À la fin de ce chapitre est mise en vedette l'œuvre de Th. MOMMSEN, et particulièrement sa *Römische Geschichte*, où ce savant a donné de César une image qui a exercé une très forte empreinte sur les auteurs ultérieurs.

Le développement qui traite des écrivains du XX^e^ siècle jusqu'à nos jours est divisé en deux parties, d'ailleurs fort inégales dans leur conception et leur extension. Le chap. III, de loin le plus important puisqu'il occupe à lui tout seul près du tiers du livre, est consacré à quatre auteurs considérés comme fondamentaux : Édouard MEYER, Matthias GELZER, Hermann STRASBURGER, Andreas ALFÖLDI. Les notices qui les concernent présentent cette particularité que leur personnalité y occupe autant, et même plus de place que celle de César, car elles comportent des indications sur leur biographie, leur carrière, leurs œuvres, au long desquelles on perd quelque peu César de vue. Le but de K. CHRIST est, sans aucun doute, de bien mettre en valeur la place capitale à ses yeux qu'ils tiennent dans la science historiographique du premier tiers de ce siècle. Sont ensuite évoqués, dans le quatrième et dernier chapitre, sous le titre *Perspectives intellectuelles et scientifiques du XX^e^ siècle*, une trentaine d'auteurs dont les rapports avec César ont été très divers, puisqu'on y trouve, d'une part de grands écrivains comme Bernard SHAW et Bertolt BRECHT, d'autre part d'éminents spécialistes de l'histoire et de la civilisation antiques dont K. CHRIST souligne la place qu'ils ont tenue dans les études césariennes; cette fois encore, il distingue sur ce point deux périodes : d'abord celle du fascisme, avec notamment G. FERRERO, O. SEEL, J. VOGT, L. WICKERT, J. CARCOPINO, R. SYME, période qu'il me paraîtrait plus juste d'appeler simplement l'avant-guerre (ou l'entre-deux-guerres), le rapport avec le fascisme étant lié non aux positions prises par ces auteurs dans leur totalité, mais à l'importance qu'eut l'image de César en cette période et à l'influence qu'elle exerça, puis l'après-guerre, marquée principalement par les travaux de M. RAMBAUD à l'égard duquel K. CHRIST se montre particulièrement élogieux, d'Ernst MEYER, d'A. HEUSS entre autres. Dans les dernières pages, il traite d'une façon plus globale et moins personnelle de la recherche contemporaine sur César en la rangeant sous diverses rubriques : philologie, histoire, religion, etc., mais distingue tout de même six de ceux qui les illustrent, Zvi YAVETZ et Chr. MEIER tout particulièrement.

Ce que K. CHRIST a voulu mettre en lumière c'est la véritable fascination, pour reprendre ses propres termes, que César a exercée et exerce encore aujourd'hui sur tous ceux qui se sont intéressés à lui et à son action. De cette influence, il nous fournit tant dans le domaine intellectuel et littéraire que dans le domaine scientifique un bilan très vaste et utile, même si parfois il apparaîtra un peu sommaire : il n'était pas possible de tout traiter dans le détail. Complété par une très large bibliographie et par quatre index, particulièrement indispensables dans ce type d'étude, le livre de K. CHRIST nous permet de mesurer pleinement la place qu'ont tenue et tiennent encore aujourd'hui la personnalité de César et son action politique et militaire dans la vie intellectuelle et scientifique.

Joseph HELLEGOUARC'H.

Régis F. MARTIN, *Les Douze Césars. Du mythe à la réalité*, Histoire. Collection dirigée par Michel DESGRANGES : Paris, Les Belles Lettres, 1991, 441 pages.

Voici un bien intéressant livre, fort utile, écrit par un savant encore jeune. Il s'agit d'une galerie de portraits, d'une longue série d'images relatives aux Césars, qui font l'objet du principal ouvrage de Suétone. Successivement l'auteur, après avoir fait état des assises du mythe qui concerne les Césars, dans l'*Introduction* et le chapitre *Force et origines du mythe* (p. 11-46), présente les portraits physiques et psychiques de ses personnages, leur sexualité, leurs maladies, leur accession au pouvoir, la gestion politique et administrative de l'Empire, en rapports avec la personnalité de Jules César et de ses successeurs. Suivent l'*Image surgie de la mort des Césars* (p. 349-385), la *Conclusion* (p. 387-392), un arbre généalogique simplifié des Julio-Claudiens (p. 394), les notes, une bibliographie essentielle et l'index.

En vérité, R. F. MARTIN rédige une variante moderne, une réplique, voire une riposte au recueil des biographies suétoniennes. Aussi l'auteur insiste-t-il sur les personnalités, sur le côté biographique des Césars. Néanmoins, il n'est pas question d'un roman. Au contraire, le jeune professeur de l'Université de Lille III met en œuvre un livre centré sur une documentation minutieuse. Non seulement il témoigne d'une bonne connaissance de la bibliographie moderne, portant sur les Césars, mais il fait usage d'un dépouillement pratiquement exhaustif des sources littéraires antiques concernant ses personnages. Il s'adresse même aux sources tardives et secondaires que d'autres savants ont tendance à négliger. D'autre part, il entreprend de cerner les mythes tissés autour des Césars et de restaurer une réalité historique souvent occultée, en raison des légendes, des racontars et des interprétations erronées, que livrent les renseignements fournis par les Anciens. R. F. MARTIN dévoile au demeurant l'origine des mythes négatifs : le contraste entre la conduite du *princeps* et son image de maître du monde (p. 28). En effet, les Césars n'ont pas commis tous les forfaits qu'on leur a prêté. Ils n'ont pas été affligés de tous les vices dont ils ont été chargés et n'ont pas attesté tous les dérèglements mentaux, qu'ont leur attribue. Car R. F. MARTIN révèle la tenacité de certains mythes, grâce aux films et à la littérature moderne (p. 20-21 ; 393). Ce qui ne veut nullement dire qu'il s'applique à réhabiliter les tyrans et les monstres impériaux. Qui plus est — il est vrai brièvement — il réprouve les tentatives de les réhabiliter, entreprises par ceux qui justifient brutalement toutes leurs actions (p. 388). Somme toute, il convient de déblayer le terrain et de comprendre. Et non de réhabiliter personne. À plusieurs reprises, R. F. MARTIN accepte la réalité des deux étapes distinctes qui découpent certains règnes du premier siècle ap. J.-C. (surtout p. 293 et suiv.). En effet, tous ceux qui ont vécu sous les dictatures de notre siècle savent que fréquemment les tyrans-monarques absolus commencent par une « bonne » phase de leurs règnes, pour dégénérer plus tard. C'est que les tyrans s'attachent d'abord à consolider leur pouvoir et à se départir de leurs prédécesseurs ou d'autres monarques-dictateurs, régnant ailleurs. R. F. MARTIN rend compte des raisons du glissement vers une tyrannie aveugle au premier siècle ap. J.-C. : l'absence de l'interdit et du contrôle de la gestion des Césars, leur pouvoir absolu exhorbitant (p. 28 ; 46 ; 146 ; 157-158 ; 333-334 ; 347-348 ; 387-389, etc.). D'autre part, R. F. MARTIN précise que les Césars n'étaient pas de vrais fous. Seul Caligula fut un psychopathe, frappé par une schizoïdie évoluant vers la schizophrénie (p. 331-333 ; 345-347 ; 387). D'ailleurs maints Césars furent séduits par le modèle politique des monarchies hellénistiques et orientales (p. 273 ; 292-298 ; 302-303 ; 347, etc.).

Toujours est-il que Néron témoigna de la vanité, du goût du démesuré et qu'il accorda la priorité aux plaisirs esthétiques (p. 263-266 ; 303-316). Cependant il n'incendia pas Rome (p. 327). Effectivement Vitellius fut mal conseillé et débordé

par les événements (p. 245; 266). R. F. MARTIN dénote une excellente connaissance de la médecine, mais il attire lui-même notre attention sur le hiatus entre le vocabulaire des Anciens et la terminologie médicale actuelle. Hormis cela, les informations concernant la santé des Césars sont l'œuvre des historiens et des lettrés antiques plutôt que des médecins (p. 174). Signalons également la clarté du discours mis en œuvre dans le livre que nous analysons. Il n'empêche qu'un peu plus de hardiesse et de dynamisme aurait été parfois le bienvenu. Tout de même, l'examen critique des sources aurait pu être plus rigoureux.

Nous avons peu d'objections à avancer. C'est que, par exemple, même si le vieux Tibère était affligé d'une pneumopathie ou d'un infarctus du myocarde, comme le songe un illustre médecin de Lyon, nous ne pensons pas que sa mort fût tout à fait naturelle (p. 190-192; 211; 226). Il a bel et bien été aidé à mourir. Tacite, lui, l'a mis en vedette. D'autre part, à notre sens, Néron a été un poète doué d'un talent moyen plutôt qu'un grand artiste (p. 242). En outre, l'imitation par Néron, lors des débuts de son règne, de la stratégie politique jadis adoptée par Auguste ne fut que partielle. Là, il convient de nuancer le jugement assumé par l'auteur. Enfin, le savant lillois cerne les aspects mythiques des témoignages fournis par les sources antiques. Toutefois, ceux qui s'efforcent en vain de réhabiliter les tyrans du premier siècle ap. J.-C. fabriquent gaillardement de nouveaux mythes, beaucoup plus absurdes que ceux mis sur pied par les Anciens. Tels que ceux des « monstres impériaux » quasiment rendus saints.

En conclusion, l'ouvrage de R. F. MARTIN s'avère être un livre utile aussi bien aux spécialistes qu'au grand public.

Eugène CIZEK.

Mario PANI, *Potere e valori a Roma fra Augusto e Traiano* (Documenti e studi, 11) : Bari, Edipuglia, 1992, 259 pages; 2e éd. (Documenti e studi, 14), 1993, 280 pages.

Ce volume regroupe neuf articles que l'auteur a publiés depuis les études réunies dans la même collection (n° 3) en 1983 (*Principato e società a Roma dai Giulio Claudi ai Flavi*) et ses chapitres de la *Storia di Roma*. Parus dans les actes de plusieurs colloques ou dans des volumes collectifs, ils sont complétés par quatre comptes rendus des *Quaderni di Storia* et un appendice sur la mission de Germanicus en Orient. La 2e édition ajoute, en 1993, deux notes sur « Nobilitas sotto i principi » et « Patronato e clientela ». Comme l'introduction et la première étude (« Lotta politica repubblicana e principato »), ces textes reviennent sur les travaux précédents de l'auteur, qui s'attachent à montrer la naissance, à partir de l'époque julio-claudienne et surtout des Flaviens et des Antonins, d'une noblesse de fonction qui remplace progressivement, au service du prince, la vieille aristocratie républicaine fondée sur la noblesse gentilice et le pouvoir des clientèles; parallèlement, la conception du pouvoir impérial évolue, d'un pouvoir gentilice, absolu et quasiment privé, à un service de l'État exercé pour le bien commun et, depuis 69, accessible à tous, ou du moins aux meilleurs représentants de cette classe de hauts fonctionnaires modèles qu'est devenu le sénat.

Tout en nuançant parfois le détail de ces analyses politiques, les études réunies dans le volume essaient surtout de dégager les valeurs de cette nouvelle classe dirigeante qui, avec Sénèque, Tacite et Pline (et en un sens déjà Cicéron), est naturellement celle qui nous a laissé la majorité de nos sources d'information. Sont ainsi successivement étudiés l'idéologie de la modernité, la *nouitas*, qui l'emporte désormais sur les valeurs traditionnelles du *mos maiorum* (II); l'évolution du mot

priuatus, qui ne s'oppose plus à *magistratus*, comme c'était encore le cas pour Auguste, qui prétendait agir *priuato consilio*, mais à *princeps*, le magistrat lui-même devenant un *priuatus*, tandis que la personne du prince est identifiée à la *res publica*, sauf pour les mauvais empereurs, dont les vices sont comme privatisés (III) ; le rapport nouveau avec la richesse, qui n'est plus la condition indispensable du pouvoir politique et de la considération, mais seulement une manière de tenir (ou d'acquérir) son rang, dont on doit user avec *industria* et *frugalitas*, valeurs caractéristiques des nouvelles classes dirigeantes (IV). La même *industria* admet, pour les sénateurs pauvres ou les classes montantes, la légitimité d'une activité rémunératrice qui, à côté du service de l'empereur, peut être désormais le métier d'avocat, affranchi des règles qui en restreignaient l'exercice au service gratuit dû par le patron à son client (VI) ; en revanche, la polémique de Sénèque contre les métiers techniques doit être comprise dans le contexte de la lutte contre le luxe nobiliaire et impérial et non comme un élément constitutif des nouvelles valeurs (V). Le chapitre VII, écrit spécialement pour l'ouvrage, analyse les lettres de recommandation par lesquelles Pline le Jeune intervient, auprès de l'empereur ou d'un personnage influent, pour obtenir l'élection à une magistrature, une *adlectio* ou une charge équestre, comme, le plus souvent, le tribunat angusticlave. Les bénéficiaires sont en majorité des chevaliers, ou, s'ils sont sénateurs, des hommes nouveaux, à une exception près. Ce sont des amis ou des fils d'amis que Pline a connus à l'armée, dans les tribunaux ou dans les milieux littéraires qu'il fréquentait, et une bonne partie appartient logiquement aux élites municipales de la Cisalpine. Leurs vertus principales sont l'honnêteté (*probitas*), le sérieux (*grauitas*), le travail (*industria*), l'éloquence et aussi la culture (*eruditio, studium*), beaucoup moins la noblesse et la richesse, moins utiles dans un système où l'empereur pourvoit à tout. Si la gloire des grands noms séduit Pline (V, 17), elle attire aussi les critiques, surtout quand les jeunes ne respectent plus les anciens (VIII, 23). On reconnaît ici les valeurs de ces nouveaux serviteurs de l'État pour qui les qualités personnelles et le travail comptent plus que les *exempla maiorum* (cf. VI, 6, 4). Ainsi se dessine paradoxalement la figure d'un Pline garant d'une certaine mobilité sociale, pour qui même le patronage peut se déléguer (III, 8, 3), à condition bien sûr de rester sous la protection de l'*amicitia principis* et entre gens cultivés : *amat studia ut pauperes*, dit-il pour recommander Cornelius Minicianus (VII, 22). Les deux dernières études sont de nouveau des analyses de notions, l'*obsequium* (VIII), qui perd la nuance péjorative d'obéissance domestique qu'il avait dans le vocabulaire républicain pour désigner le nouveau rapport du citoyen (et du sénateur) au *princeps*, et l'*otium* (IX), qui prend aussi une valeur plus positive quand il est conçu comme une propédeutique au service de l'État et octroyé par l'empereur, qui est désormais le seul à porter pleinement le poids des affaires publiques. On retrouve là le fil directeur de tous ces articles, étroitement unis les uns aux autres et qu'on se félicite de trouver rassemblés en un même volume, avec des renvois et de bons index (surtout dans la 2e éd.). Tous s'attachent à définir les nouvelles valeurs des sénateurs du début de l'Empire, en insistant davantage sur les ruptures que sur la continuité avec la période républicaine. Pour l'auteur, la principale inflexion se place en 69 encore plus qu'en 14 après J.-C. : l'accession des nouvelles couches dirigeantes au sommet de l'État marque la fin du pouvoir gentilice et l'émergence d'un principat plus ouvert et presque « républicain », plus proche aussi de notre conception de l'État moderne et où l'administration a pris le pas sur la politique.

François BÉRARD.

Die Regierungszeit des Kaisers Claudius (41-54 n. Chr.), Umbruch oder Episode ? Symposion 1991, Arch. Inst. der Univ. Friburg-i. Brisgau, édit. V. M. STROCKA : Mayence, von Zabern, 21,5 × 29,5 cm, 1994, 331 pages.

Un congrès a marqué simultanément le 100e anniversaire de l'Institut archéologique de l'Université de Fribourg et le 2000e anniversaire de la naissance de Claude (cet empereur étant né à Lyon, trois Universités françaises, Paris IV, Nancy II et Lyon III, ont célébré l'événement de la même manière ; les actes sont sous presse). Signalons tout de suite l'importance de l'ouvrage allemand, qualité qui tient à la compétence des intervenants et à la diversité des interventions ; tous les sujets importants ont été au moins abordés. Le problème est simple. Décrié par les auteurs anciens, Claude a été réhabilité depuis quelques décennies, tranformation banale : la réhabilitation des « mauvais empereurs » est devenue une source d'inspiration pour des collègues en mal de sujets originaux, même s'ils sont de fervents démocrates. Mais ici, plutôt que de porter des jugements de valeur, on a préféré chercher des explications, donner des descriptions et des analyses. D'où la question : ce règne a-t-il correspondu à une rupture ou n'a-t-il été qu'un simple épisode, une parenthèse ? On pourrait regrouper les communications autour de trois grands thèmes. Le lecteur trouvera, en premier lieu, une présentation des sources ; bien sûr, les textes n'ont pas été oubliés (S. KOSTER), pas plus que la numismatique (H. M. von KAENEL) ; mais l'archéologie a été privilégiée (B. ANDREAE et alii), alors que l'épigraphie n'a pas été l'objet d'une synthèse particulière. En second lieu, c'est toute une époque qui est reconstituée, avec ses structures politiques (D. TIMPE), son idéologie dominante (W. TRILLMICH), et ses institutions (W. ECK) ; elle se caractérise également par un type de société (S. DEMOUGIN), par une culture, littéraire (E. LEFÈVRE, S. DÖPP) et artistique (V. M. STROCKA ; toujours l'archéologie). Enfin, en troisième lieu, et comme il fallait s'y attendre, c'est l'homme Claude qui est examiné, l'écrivain (P. L. SCHMIDT), l'érudit (J. MALITZ), le juriste (J. G. WOLF). Au terme de ce tour des connaissances, on finit par constater qu'il n'est pas facile de choisir entre les deux possibilités, la rupture ou l'anecdote. Une bonne réponse a peut-être été fournie par M. TORELLI, qui montre qu'à l'époque de Claude une réelle volonté de changement se manifestait dans la société. Quant à l'empereur lui-même, s'il a apporté quelques modifications, comme par exemple dans l'urbanisme de Rome, qui est seulement alors devenue une ville de marbre, il prétendait surtout suivre un modèle, Auguste ; il a cependant puisé à d'autres sources d'inspiration, les Gracques, Sylla, César. La conclusion, très riche, a été présentée sous forme de dialogue entre les participants ; toutes les discussions consécutives aux communications présentent d'ailleurs un grand intérêt. Voici donc un nouveau Claude, ni vilipendé ni réhabilité, mais plus complexe qu'on n'avait cru. Ces conclusions donnent toute sa valeur à cet ouvrage.

Yann LE BOHEC.

David J. BREEZE et Brian DOBSON, *Roman Officers and Frontiers* (Mavors. Roman Army Researches, 10) : Stuttgart, Franz Steiner, 1993, 631 pages.

Moins de dix ans après le premier volume, ce dixième ouvrage tient toutes les promesses de la très utile collection *Mavors* que dirige M. P. SPEIDEL. Contrairement aux précédents, il regroupe les articles de deux auteurs, mais qui ont beaucoup travaillé en commun, puisque des 38 articles reproduits, 6 ont paru sous leur double signature. La première partie (« Officers and careers ») commence par les études de D. J. BREEZE sur la hiérarchie des *principales*, et d'abord par l'impor-

tant article des *Bonner Jahrbücher* de 1974, qui résume une thèse de Ph. D. malheureusement non publiée sur les *immunes* et *principales* de l'armée romaine ; viennent ensuite plusieurs articles sur la solde (*J. R. S.*, 1971), l'organisation de la I^re^ cohorte légionnaire (*J. R. S.*, 1969), les grades d'*optio* et de *magister* (*Britannia*, 1976). Après une étude commune des deux auteurs sur le centurionat (*Epigraphische Studien*, 8), les articles de B. Dobson examinent les carrières des centurions, des primipiles, des *praefecti fabrum* et des *praefecti castrorum Aegypti*. On dispose ainsi d'un ouvrage de référence sur l'armée romaine, à ranger entre la fameuse *Rangordnung* d'A. von DOMASZEWSKI, dont une nouvelle édition avait été procurée en 1967 par B. DOBSON, et les *Primipilares* du même B. DOBSON.

La seconde partie regroupe 25 articles, dont 5 communs aux deux auteurs, sur les frontières septentrionales de la Bretagne, et plus spécialement sur le gouvernement d'Agricola, la conquête de l'Écosse et le mur d'Hadrien. On retrouve là l'autre grand champ d'activité des deux auteurs, qui ont publié ensemble un ouvrage de référence sur le mur d'Hadrien, auquel il faut ajouter l'excellente synthèse de D. J. BREEZE sur « The northern Frontiers of Roman Britain ». C'est précisément le titre de la seconde partie de ce recueil d'articles, qui a le mérite de faire connaître ou redécouvrir des textes inédits (dans un cas) ou dispersés (pour la plupart) dans des revues difficilement accessibles. On peut seulement regretter que les références aux publications (p. 609-610) soient séparées des titres des articles (p. 5-6), ce qui oblige à une fastidieuse gymnastique, et surtout que l'index unique soit moins détaillé que les index spécialisés des premiers volumes de la série (en particulier les index des sources et des unités, dont l'absence est la plus préjudiciable). Mais ces petits défauts ne font que mieux apprécier l'extrême richesse de ce volume, qui va devenir indispensable à tous les spécialistes de l'armée romaine.

François BÉRARD.

Karen R. DIXON and Pat SOUTHERN, *The Roman Cavalry. From the First to the Third century AD* : Londres, Batsford, 1992, 256 pages in-8°.

Ce livre largement illustré propose une vue d'ensemble de la cavalerie romaine à l'intention des étudiants et des amateurs. Malgré ce titre général, on ne trouve presque rien sur les origines et la période républicaine et peu de choses sur les batailles livrées par les cavaliers romains ou les contingents alliés (pas un mot en particulier sur la cavalerie gauloise). L'ouvrage porte en fait sur les ailes et les cohortes auxiliaires des trois premiers siècles de l'Empire, sans s'intéresser non plus à la renaissance de la cavalerie aux III^e^ et IV^e^ siècles après J.-C. Il ne fournit pas de listes des unités ni d'étude détaillée de leur organisation ou de leur recrutement, ces questions classiques de l'histoire militaire étant résumées en des chapitres fort succincts. L'objet principal du livre est le fonctionnement, l'équipement, l'armement, l'entraînement, les parades, les problèmes de remonte, les écuries, le ravitaillement, etc. Dans ces domaines négligés par les sources antiques, la documentation archéologique est abondamment utilisée, même si ses données sont parfois difficiles à interpréter : on ne sait pas, finalement, si les chevaux étaient abrités dans les camps (un seul exemple d'écurie sûr en Bretagne et guère plus en Germanie), ni s'il y avait des dépôts à l'intérieur des provinces, on est peu renseigné sur la taille et sur l'origine des animaux. Pour le reste (nourriture, soins, dressage, etc.) les sources sont encore plus rares, et les auteurs sont obligées de se référer le plus souvent aux pratiques des armées modernes, et notamment aux manuels de la cavalerie britannique, en espérant que les données n'ont pas trop varié. Malgré ces

aperçus originaux, ce livre ne sera pas très utile au spécialiste, qui regrettera aussi quelques erreurs dans le maniement de la langue latine, surtout dans un ouvrage destiné à un large public. Mais on lui saura gré d'avoir réuni sous une forme accessible une abondante documentation, des textes connus ou moins connus (surtout Arrien et Végèce, mais aussi les papyrus de Doura, les byzantins Procope et Maurice et même Xénophon) et une importante illustration enrichie des dessins de K. Dixon.

François BÉRARD.

Giuseppe CAMODECA, *L'Archivio puteolano dei Sulpicii* : Napoli, Casa Editrice Dott. Eugenio Jovene, 1992, 312 pages.

Les tablettes sur lesquelles porte ce livre ont été découvertes en 1959 à proximité du centre urbain de Pompéi, dans le lieu dit Agro Murecine, à environ 600 mètres au sud de la porte de Stabies. Leur publication est déjà une longue histoire. Un certain nombre d'entre elles ont fait l'objet, au cours des années 1960 et 1970, d'une première transcription, due à C. GIORDANO et Fr. SBORDONE, et de très mauvaise qualité. Quelques-unes ont été ensuite reprises et étudiées, soit par L. BOVE, soit par J. G. WOLF et J. CROOK, qui en ont donné de bien meilleures lectures. Au cours des années 1980, G. CAMODECA a entrepris d'en présenter une publication complète, à laquelle il travaille donc depuis plus de dix ans. Ce volume est la première partie de cette publication.

Certaines des tablettes dont on y lit le texte étaient jusqu'ici inédites ; mais les tablettes déjà lues et présentées par d'autres n'y sont pas toutes reprises. Pour avoir une vision provisoirement complète de l'archive de Murecine (également appelé archive des Sulpicii), il faut donc, outre ce volume, en consulter deux autres : L. BOVE, *Documenti di operazioni finanziari dall'archivio dei Sulpicii*, Naples, Liguori, 1984 ; J. G. WOLF et J. CROOK, *Rechtsurkunden in Vulgärlatein aus den Jahren 37-39 n. Chr.*, Heidelberg, Carl WINTER Universitätsverlag, 1989 (on peut se reporter, quant à ce second livre, au compte rendu que j'ai rédigé pour la *R. É. L.*, 70, 1992, p. 340-341). Je renvoie enfin à l'article que j'ai consacré aux tablettes dans le précédent volume de la *R. É. L.*, 72, 1994, p. 39-55.

L'archive appartenait à quatre hommes d'affaires de Pouzzoles, les Sulpicii (Faustus, Cinnamus, Eutychus et Onirus), qu'il faut rattacher au milieu des affranchis, même si tous les quatre n'étaient pas affranchis (Cinnamus en était sûrement un ; Onirus, à l'inverse, était né libre). Les actes concernent des affaires financières et judiciaires intervenues à Pouzzoles entre 26 et 61 ap. J.-C., et ils n'ont été transportés à Pompéi que par la suite, pour une raison que nous ignorons. Ces Sulpicii étaient-ils des banquiers professionnels (*argentarii*), comme le croit G. CAMODECA, ou des prêteurs d'argent non banquiers (*feneratores*), comme je suis davantage porté à le penser ? En tout cas, ils prêtaient de l'argent, et ils servaient très probablement d'intermédiaires entre des épargnants voulant placer de l'argent (par exemple des affranchis impériaux) et des emprunteurs (par exemple des commerçants, dont certains pérégrins).

Après avoir présenté l'archive et tout ce qu'on sait des Sulpicii, G. CAMODECA donne le texte des tablettes et les commente, en les groupant par genres de textes. Viennent d'abord les tablettes liées à des actions en justice : les quinze *vadimonia* de l'archive ; les six *testationes sistendi*, attestations que les parties s'étaient bien présentées au lieu et à l'heure fixés pour le *vadimonium* ; enfin, plusieurs autres documents judiciaires, qui n'étaient jusqu'à présent connus par aucun acte de la pratique. Dans la seconde moitié de son livre, à partir du chapitre 4, G. CAMODECA

passe aux affaires financières et aux tablettes relatives à des ventes ou à des achats (achats et ventes qui ne signifient pas nécessairement que les Sulpicii faisaient du commerce).

Parmi toutes ces tablettes, signalons les dix *mutua cum stipulatione*, contrat hybride qui permettait de prévoir des intérêts dans un cas de *mutuum*, type de prêt qui, sans cette stipulation, n'aurait pu en comporter. Ces intérêts ne sont d'ailleurs pas expressément mentionnés, et il faut admettre qu'ils étaient déjà déduits de la somme à rembourser par l'emprunteur. Signalons aussi les *nomina arcaria*, déjà étudiés par V. ARANGIO RUIZ à propos des tablettes d'Herculanum, et sur lesquels CAMODECA a beaucoup fait progresser nos connaissances. Ces documents attestaient qu'un versement d'argent avait créé une obligation, et ils se composaient de deux mentions : d'une part, la mention du versement du créancier, accompagnée du mot *expensum*, et dont il avait pris note sur sa comptabilité domestique; d'autre part, celle de l'encaissement auquel avait procédé le débiteur et que ce dernier avait de son côté noté sur ses propres registres (*acceptum*). C'est le versement qui crée l'obligation; le *nomen arcarium*, établi en présence de témoins, en atteste l'existence, en conformité avec ce que portent les registres.

Les lectures que propose G. CAMODECA méritent d'emporter la conviction. Il présente en outre, dans ce livre et dans les articles qu'il a précédemment écrits sur les tablettes, de très solides commentaires, en particulier en matière juridique, ainsi qu'en matière topographique et pour l'établissement des Fastes consulaires. Trente-cinq ans après la découverte des tablettes de Murecine, nous avons enfin, avec ce volume, la première partie de la publication qui fera désormais autorité.

Jean ANDREAU.

Patrick LE ROUX, *Romains d'Espagne. Cités et politique dans les provinces. IIe siècle av. J.-C.-IIIe siècle ap. J.-C.* : Paris, Armand Colin, 1995, 182 pages.

Depuis 1982 au moins, P. LE ROUX consacre l'essentiel de son travail scientifique à l'Espagne romaine; sa thèse, éditée cette année-là dans les Publications du Centre Pierre Paris, portait sur l'Armée romaine et l'organisation des provinces ibériques d'Auguste à l'invasion de 409. Dans la nouvelle synthèse dont nous rendons compte ici, l'auteur s'est proposé de décrire la genèse et le fonctionnement des structures civiles de la péninsule, de passer, en somme, des armes à la toge, d'où la mise en exergue de la célèbre formule cicéronienne.

Une introduction assez étoffée précise le propos. Partant du concept de *togatus* et des critères d'intégration, parmi lesquels les mérites individuels ou collectifs ont joué un rôle essentiel, P. LE ROUX pose le problème de l'identité hispanique et de l'identification progressive des habitants de l'Hispanie à de véritables Romains, membres d'une oekoumène gouvernée par Rome. Le mouvement naturel du livre est donc d'envisager ce qui était donné au départ, pour s'orienter vers une intégration qui ne fut pas destructrice des réalités locales ou régionales, mais qui sut les assumer dans un ensemble plus large et leur permettre ainsi de s'épanouir au mieux.

Quatre chapitres rythment l'exposé. Le premier s'intitule : La constitution des territoires : géographies, cultures et gouvernement. Nous en sommes à la phase de la conquête, qui fut, comme on sait, longue et difficile et ne se fit que par étapes. Le rôle prépondérant est joué par l'armée romaine, dont l'implantation dut obéir à des considérations toutes pragmatiques. Il s'agissait d'occuper le terrain, de contrôler, de s'imposer, et au besoin de réduire les rebelles en usant de la force et même de la cruauté. En face des soldats romains, il y avait non pas une Hispanie unifiée, voire massive, comme un coup d'œil sur nos cartes modernes pourrait en

donner l'illusion, mais des paysages morcelés et souvent contrastés, habités par des ethnies culturellement dissemblables et formant un vrai puzzle. L'administration romaine de l'époque républicaine s'efforça de faire face à cette réalité complexe en jetant les bases d'une intégration à venir; mais des dérapages, dus le plus souvent aux soubresauts de la politique romaine, étaient inévitables et les guerres civiles mirent le pays à rude contribution.

Le chapitre 2 traite d'Auguste et de la gestion des espaces ibériques. Après l'achèvement de la conquête par la soumission des Cantabres et des Astures, la péninsule est divisée en trois provinces issues principalement du partage en deux de l'ancienne Hispanie Ultérieure. L'ordre augustéen, pour lequel P. LE ROUX ne cache pas son admiration, durera pendant une bonne partie du Haut Empire. Le poids et le rôle, décroissant, de l'armée, l'exploitation des districts miniers, le fonctionnement de la justice et la mise en place d'une administration financière, enfin le développement du culte impérial sont successivement étudiés.

Les cadres ainsi tracés, on passe au chapitre 3, où il est question des cités et des communautés civiques. C'est, peut-on penser, le cœur du livre, car tout repose en définitive sur la manière dont les différentes communautés se sentent intégrées dans le fonctionnement de l'empire. Comme on sait, le statut des cités pouvait varier grandement, entre les formes de droit, romain, latin ou pérégrin, et les structures de colonie, de municipe ou de ville indigène. P. LE ROUX nous guide d'une main sûre à travers ce dédale institutionnel, en insistant toujours, à bon droit, sur l'inadéquation des notions modernes de centralisation ou de décentralisation. L'intégration des indigènes dans tous les domaines de la vie personnelle, familiale et civique est décrite sur la base de nombreux exemples; la contribution des élites à cette romanisation différenciée, mais efficace, de tout le pays se trouve justement mise en lumière. Chaque cité de l'Hispanie, à la mesure de ses moyens, se dote d'édifices publics à la romaine et, en plein III^e^ siècle encore, entretient ses institutions et ses monuments, au prix parfois de grosses difficultés.

Le dernier chapitre, d'une lecture un peu plus facile, s'attache à ce qu'on pourrait appeler le dialogue entre les administrés provinciaux et le pouvoir central, notamment la personne « sacrée » de l'empereur et celle des membres de sa famille. L'épigraphie révèle des expressions touchantes ou pompeuses de loyalisme; et les cités vivent leur vie de cités, dans l'horizon borné d'une paix un peu mesquine. Mais après tout, les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Le livre de P. LE ROUX reflète non seulement la longue familiarité de son auteur avec la péninsule ibérique, mais aussi sa volonté constante de s'élever au-dessus du détail ou de l'anecdote pour dégager des vérités d'ensemble et promouvoir une réflexion sur ce qu'a pu être la romanisation d'une province dans la longue durée. À cet égard, on peut dire que beaucoup de raisonnements employés ici sont valables, moyennant quelques modifications, pour d'autres régions du monde romain, les Gaules ou l'Afrique par exemple. Pour notre part, nous aurions même préféré un peu plus de concret et moins de généralités, mais cela est affaire d'appréciation personnelle.

Il est vrai en tout cas que ce livre s'adresse à des publics divers, qui ne sont pas nécessairement antiquisants, et surtout pas latinistes. (Ouvrons une parenthèse : pages 11-12, on ne peut pas chercher la notion de « gestion » derrière une expression comme *res gestae*. C'est de l'étymologie à l'envers ! *Gerere* veut dire « porter », « se charger de quelque chose »; *rem gerere*, c'est « s'occuper d'une affaire »; *bellum gerere* signifie tout simplement « faire la guerre ». Ces sens sont attestés depuis le début de nos sources littéraires et n'ont rien de spécifiquement augustéen; il n'y a pas à chercher dans les *Res Gestae* d'Auguste une profession de foi d'un parfait gestionnaire.) Les inscriptions sont citées exclusivement en traduction, ce qu'on

peut regretter. En revanche, on se félicitera de trouver à la fin du volume une quantité impressionnante d'*instrumenta* : deux cartes, une chronologie, un glossaire (pour le grand public !), une bibliographie et plusieurs index. À vrai dire, à manier ces index, on a parfois quelques perplexités. Dans l'index thématique, on rencontre le mot « âne » pour la page 119; vérification faite, cela concerne la mention, page 118, du roman d'Apulée et de Lucius métamorphosé en âne. Quel est le rapport avec l'Espagne ? Ou encore, en plus sérieux, les lemmes « bras » et « index » pour la page 76 ; voyons de quoi il s'agit : c'est la statue cultuelle du *deus Augustus* à Tarragone, qui lève le bras gauche et pointe son index vers la Victoire... Il semble que l'on aurait pu utilement élaguer cet index thématique.

Mais il y aurait une grave injustice à rester sur ces critiques de détail. Car le livre de P. LE ROUX mérite de grands éloges. Il est une des rares synthèses disponibles en notre langue sur l'Espagne romaine ; il reprend de nombreuses enquêtes originales de son auteur, dont une liste, éloquente par sa richesse, figure dans la bibliographie. Bref, il n'est pas exagéré de dire que P. LE ROUX fait ici figure de pionnier, réunissant avec brio des qualités apparemment contradictoires, celles de la recherche militante et celles de l'exposé clair et attrayant.

Hubert ZEHNACKER.

José Maria BLASQUEZ - Maria Paz GARCIA-GELABERT, *Castulo, Ciudad ibéro-romana* (Coleccion Fundamentos 125) : Madrid, Ediciones Istmo, 1994, 563 pages.

Castulo était dans l'Antiquité une ville des Orétans et faisait partie du *conuentus* de Carthagène. La richesse de ses mines était célèbre. Progressivement détruite au Moyen Âge et au début des temps modernes, elle n'est plus aujourd'hui qu'un site archéologique, près de Linarès. On connaît les publications majeures qui l'ont ressuscitée au monde savant, *Castulo I* et *II*, de J. M. BLAZQUEZ, Madrid, 1975 et 1979. Mais la ville continue à faire l'objet d'une foule de publications. D'où l'idée des auteurs de ce livre de réunir une vingtaine de leurs articles qui ont le double mérite d'être récents et de se compléter sans jamais faire double emploi.

Le volume est divisé en trois parties, qui traitent de Castulo successivement à l'âge du bronze, à l'époque ibérique et à l'époque romaine. Pour les deux premières parties, la perspective ne pouvait être que très archéologique, et le matériel analysé provient essentiellement de nécropoles. Mais de Castulo même, le regard des auteurs s'élève volontiers à des sites voisins, ou à des parties plus larges de la péninsule ibérique, voire à l'ensemble du monde méditerranéen. Et comme on sait, un matériel archéologique correctement interprété peut fournir beaucoup d'informations sur les structures socio-politiques ou les pratiques religieuses, toutes choses qui sont ici volontiers prises en compte. Quant à la partie romaine, qui intéressera davantage nos lecteurs, elle ajoute l'apport de l'épigraphie, pour ce qui est du statut de la ville, de ses dieux et du culte impérial, de l'onomastique de ses habitants, sans oublier un rescrit impérial (d'Hadrien ?) conservé au musée de Linarès, qui concerne la production et la taxation de l'huile. À la fin du volume, une vingtième étude, inédite celle-là, présente en 40 pages une histoire complète de Castulo, de la protohistoire à nos jours.

Nous ne formulerons qu'un seul regret : c'est que les abondantes bibliographies qui accompagnent chaque article ne soient pas regroupées quelque part en une bibliographie systématique qui aurait eu le mérite de la commodité et de la clarté. Malgré cette légère restriction, on a plaisir à saluer la cohérence et la richesse de ce recueil.

Il peut nous aider à comprendre ou à commenter Tite-Live, XXVII, 20, Strabon, III, 148 ou Pline, III, 17 et 25.

Hubert ZEHNACKER.

A. CHASTAGNOL, *Aspects de l'Antiquité tardive*, Saggi di Storia Antica 6, « L'Erma » di Bretschneider : Rome, 1994, 395 pages.

En 1987, à l'initiative de R. DELMAIRE, les Presses Universitaires de Lille avaient réuni vingt articles, en donnant la bibliographie d'André CHASTAGNOL jusqu'en 1986. À leur tour, A. FRASCHETTI et A. GIARDINA permettent de doubler cette précieuse somme. Au lieu de concerner l'Italie et l'Afrique, l'intérêt se porte sur, d'une part, l'administration à Rome et dans les provinces, de l'autre, sur le commentaire toujours actuel de l'*Histoire Auguste*. En tête, la liste des publications atteint désormais le chiffre impressionnant de 178.

Voici, dans l'ordre chronologique, les titres des études dont certaines sont depuis longtemps déjà entrées dans le débat historique (leur reprise anastatique n'a obligé qu'à d'infimes *addenda* et *corrigenda*) : 1955 : *Notes chronologiques sur l'« Histoire Auguste » et le Laterculus de Polemius Silvius* ; 1965 : *Les Espagnols dans l'aristocratie gouvernementale à l'époque de Théodose* ; 1966 : *Sur quelques documents relatifs à la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs* ; 1967 : *Emprunts de l'« Histoire Auguste » aux « Caesares » d'Aurelius Victor* ; 1970 : *Le poète Claudien et l'« Histoire Auguste »* ; 1976 : *Les inscriptions constantiniennes du cirque de Mérida* ; 1977 : *L'impôt payé par les soldats au IV^e^ siècle* ; 1979 : *L'Empereur Julien et les avocats de Numidie* ; 1979 : *Problèmes fiscaux du Bas-Empire* ; 1980 : *Remarques sur les salaires et rémunérations au IV^e^ siècle* ; 1980 : *Maximien Hercule à Rome* ; 1980 : *Le supplice de l'écartèlement dans les arbres (À propos d'« Hist. Aug. », « Vita Aureliani », 7, 4)* ; 1981 : *L'inscription constantinienne d'Orcistus* ; 1982 : *L'« Histoire Auguste » et l'impérialisme romain des II^e^ et III^e^ siècles après J.-C.* ; 1984 : *La signification géographique et ethnique des mots « Germani » et « Germania » dans les sources latines* ; 1986 : *Les inscriptions africaines des préfets du prétoire de Constantin* ; 1986 : *La législation sur les biens des villes au IV^e^ siècle à la lumière d'une inscription d'Éphèse* ; 1987 : *Rencontre entre l'« Histoire Auguste » et Cicéron (À propos d'Alex. Sev., 6, 2)* ; 1988 : *Sur les « sacerdotales » africains à la veille de l'invasion vandale* ; 1989 : *Un nouveau préfet du prétoire de Dioclétien : Aurelius Hermogenianus*.

Hormis la seconde recherche de 1986, parue dans les *Atti dell' Accademia Romanistica Costantiniana*, les autres supports originels, certes, étaient plutôt accessibles ; néanmoins leur recueil facilitera la tâche des spécialistes, notamment ceux de l'*Histoire Auguste* qui y trouveront un heureux complément aux contributions imprimées dans les Colloques de Bonn et leur suite. Pour ma part, je salue une nouvelle fois avec reconnaissance l'activité inlassable d'un maître de l'épigraphie, grand lecteur des textes classiques. On attend un troisième volume qui sera consacré à la Gaule.

Jean-Pierre CALLU.

Gillian CLARK, *Women in Late Antiquity, Pagan and Christian Life-styles* : Clarendon Press, Oxford, 1994, XVIII-159 pages, 4 pages de photos noir et blanc.

On a beaucoup écrit ces dernières années sur les femmes, particulièrement sur les femmes de l'Antiquité. Mais jusqu'ici les chercheurs ne s'étaient guère intéressés à l'Antiquité tardive. Le petit livre de Gillian CLARK vient utilement combler

cette lacune. Les différents aspects de la situation de la femme pendant le Bas-Empire sont étudiés systématiquement, avec une préférence visible pour les questions de droit, qui occupent presque la moitié de l'ouvrage, peut-être parce que les sources juridiques sont plus nombreuses que celles qui concernent la vie quotidienne. Chaque étude s'appuie sur une documentation solide et variée, que l'auteur manie avec les précautions qui s'imposent car ni les textes juridiques ni les Pères de l'Église ni même les livres de médecine ne reflètent exactement la réalité de la vie. On appréciera particulièrement l'éclairage mis sur les problèmes posés par la division de l'Empire en chrétiens et païens. On découvre une société en mutation, à la recherche d'une morale et d'une législation inédites, qui s'efforce de concilier les valeurs du passé et les valeurs nouvelles, qui conserve beaucoup des critères moraux de la société païenne, mais en les justifiant par d'autres arguments. Par exemple l'avortement est pareillement condamné; mais la loi Romaine a toujours considéré qu'en nuisant à la continuité de la *gens*, l'épouse commettait un crime familial, tandis que la loi chrétienne voit dans l'avortement un meurtre, qui prive l'enfant de la vie qu'il devait avoir. De même les chrétiens restent fidèles à la préférence pour le mariage unique mais en lui donnant des fondements religieux : l'homme ne peut dénouer ce que Dieu a uni (affirmation discutable p. 19-20 : le privilège de l'*uniuira* n'est nullement comparable à celui des *patrimi/matrimi*; il est fondé non sur la crainte de la souillure de la mort mais sur celle de la souillure sexuelle qui empêche la femme remariée aussi bien que la femme adultère de concevoir des enfants de sang pur). La loi chrétienne interdit donc le divorce et aussi par conséquent le remariage mais — et c'est la vraie nouveauté — l'homme doit, lui aussi, se contenter d'un mariage unique. Car si la morale païenne condamnait sévèrement l'adultère féminin, Rome tolérait l'infidélité de l'homme; malgré les efforts des Pères de l'Église et de certains empereurs, il ne fut pas facile de réformer la morale sexuelle : bien des hommes, même chrétiens, continuèrent à faire ce qui n'était jamais apparu comme une faute. La morale chrétienne prône des vertus nouvelles, comme l'abstinence sexuelle, ce qui a pour conséquence l'éloge du célibat alors qu'il était déconseillé et même sanctionné par les lois augustéennes, posant ainsi aux familles des problèmes financiers (la jeune fille qui renonce à se marier frustre sa famille d'un héritier à qui transmettre le patrimoine ou même fait don de son héritage à l'Église ou aux pauvres); elle renchérit sur les vertus anciennes : la pudeur féminine est poussée à l'extrême, au point que certaines saintes renoncent aux bains et même à tout soin de propreté par souci de ne pas montrer leur corps. Les différences apparaissent encore plus nettement sur des questions comme l'exposition des enfants, acceptée par la loi romaine, interdite par la loi chrétienne. Lorsque la doctrine de l'Église était en contradiction avec la loi civile, de subtils équilibres s'instauraient : tolérance d'un côté, accommodements de l'autre. Les renseignements que nous possédons sur la vie quotidienne des femmes dans l'Antiquité tardive sont plus rares, d'abord parce que tous les textes qui nous les ont transmis sont écrits par des hommes, qui soit ne s'intéressaient pas à l'intimité de la vie féminine, soit n'y avaient pas accès. On devine des différences essentielles entre les discours des médecins, des théologiens, des juristes et la réalité. Les croyances païennes avaient la vie dure, même si on les christianisait : on voit sainte Mélanie donner sa ceinture à une parturiente pour faciliter son accouchement; certes cette ceinture a appartenu à un saint mais on reconnaît la vieille superstition des liens qu'il faut dénouer pour faciliter la délivrance. Le développement sur l'habillement et le code vestimentaire est particulièrement bien venu (intéressant commentaire sur la mosaïque de Ravenne représentant l'impératrice Théodora; on aurait toutefois préféré une reproduction en couleurs, car les couleurs sont signifiantes).

Il ressort de l'ensemble des données que la féminité était unanimement considérée comme un désavantage. La femme est inférieure à l'homme physiquement et moralement, plus proche de l'animalité ; elle doit être protégée des autres et d'elle-même. La tradition chrétienne n'améliore pas cette situation, au contraire car la faute d'Ève justifie toutes les tares inhérentes à la féminité. Même si elle accorde à la femme l'égalité avec l'homme sur le plan spirituel, cela ne change rien sur le plan pratique. La vertu féminine ne peut s'exercer que dans le cadre domestique ; jamais elle n'est autorisée à prêcher la bonne parole en public. On peut dire qu'à l'intérieur d'une conception de la féminité assez proche de celle de l'époque antérieure, le christianisme apporte cependant à la femme un intérêt nouveau pour elle, l'égalité spirituelle avec l'homme et une échelle de valeurs nouvelles qui lui permet d'échapper à l'obligation de se consacrer à la vie domestique par l'exercice de sa foi.

Nicole BOËLS-JANSSEN.

Roland DELMAIRE, *Les institutions du Bas-Empire romain de Constantin à Justinien. I : Les institutions civiles palatines*, collection « Initiation au christianisme ancien » : Paris, Éditions du Cerf et Éditions du C. N. R. S., 1995, 208 pages.

Voici un ouvrage dont on pouvait craindre l'austérité et la complexité, et dont le non-spécialiste même sera frappé par l'intérêt et la clarté. L'auteur, réputé pour de savants et remarquables travaux sur divers aspects particuliers du sujet ici traité dans son ensemble, a tenu à distinguer soigneusement entre les lieux (Orient-Occident), les époques et les institutions considérés ; aussi a-t-il conçu le projet d'un ouvrage de synthèse en deux volumes, dont le premier, ici analysé, porte sur « les institutions civiles palatines », c'est-à-dire, après une excellente introduction à l'univers des « dignitaires et fonctionnaires palatins », sur le consistoire et les corps qui l'assistent, les quatre « ministres palatins » (questeur du palais, maître des offices, comte des largesses sacrées, comte des biens privés), et les services techniques et domestiques de la résidence impériale, tout cela jusqu'en 565 la plupart du temps, quelquefois un peu au-delà.

Le renvoi aux sources, législatives mais aussi littéraires, patristiques, voire épigraphiques, est constant, dans le corps du texte et en notes ; les sondages que nous avons opérés nous l'ont révélé exact. Comme il sied dans un manuel, il est évidemment sélectif, et les textes invoqués ne sont cités qu'en cas de nécessité, mais chacun pourra s'y reporter. En tête de chaque chapitre figure pour le sujet traité une bibliographie critique, sélective elle aussi, et judicieusement classée par ordre chronologique, pour donner au lecteur le dernier état de la question ; à la fin de l'ouvrage, on trouve une bibliographie générale, cette fois dans l'ordre alphabétique, d'abord « primaire » puis « secondaire ». Un glossaire administratif, un index gréco-latin des fonctions et un excellent tableau-organigramme complètent ce beau travail.

On l'a dit d'emblée : la matière à traiter était riche et complexe, ne serait-ce qu'en raison du flou relatif des fonctions et de leurs dénominations (par exemple à propos des *curae palatiorum* ou *spatharii*). Or elle est parfaitement dominée. Les remarques de détail ne nuisent pas à la clarté de l'ensemble, même quand, comme il est fréquent, les attributions de tel fonctionnaire recoupent en partie celles de tel autre ; à l'occasion, du reste, de semblables « télescopages », l'auteur renvoie (p. 79, à propos de certaines milices de caractère militaire) au second volume annoncé de cette étude, où il s'intéressera aux institutions militaires et provinciales. La maîtrise du sujet est éclatante lorsque R. DELMAIRE traite des comtes financiers, auxquels il a consacré une magistrale thèse de doctorat (peut-être pouvait-on faire

à la page 133, à propos de l'or coronaire et des requêtes auxquelles se prêtait son oblation, une allusion au fameux *Discours sur la royauté* que tint Synésius à l'empereur Arcadius en venant lui apporter celui de sa province). Mais ce qui frappe le plus, à la lecture d'un ouvrage qui ne se veut modestement qu'un manuel, est la réflexion toujours en éveil qu'on y décèle, la prudence dans le jugement (par exemple au sujet de la date d'apparition des charges : voir les pages 75-77 pour le maître des offices), et l'apport que cela représente à la recherche.

Les positions critiques (notamment à l'égard des travaux de R. GUILLAND) abondent en effet, et peuvent aller jusqu'à l'autocorrection louable (p. 51 n. 13). La conviction est parfois personnelle (p. 151 : « le responsable du *cubiculum* qui, *à notre avis*, dépendit toujours directement de l'empereur »), mais innombrables sont les cas où s'engage un véritable débat, qui peut être longuement circonstancié, entre les données des textes anciens, les positions des savants modernes et celles de R. DELMAIRE lui-même (p. 56, 58, 63, 88, 90, 111-114 à propos des *principes*, 161-162, 169-171...). Cette activité de chercheur peut aboutir à des acquis nouveaux et convaincants (par exemple, en matière prosopographique, à propos de la carrière du Théodorus des p. 42-43, des fonctions du Maximus de la p. 107 ou du titre du Mercurius de la p. 164 n. 41), ou à la révision d'idées reçues, par exemple à propos de la sinistre réputation des célèbres *agentes in rebus* : pour l'auteur, malgré d'indéniables abus individuels, ils ne constituent nullement une police secrète, mais une inspection officielle. Cela dit, R. DELMAIRE ne cultive pas pour autant le goût du paradoxe : le jugement global qu'il exprime, dans les pages 175-176 de sa Conclusion, est une condamnation aussi traditionnelle que fondée du triomphe progressif, dans une administration palatine de plus en plus lourde et inefficace, de la médiocrité et de la corruption jusqu'au plus haut niveau.

En face de ces mérites, les défauts de l'ouvrage sont de peu de poids. Les inévitables coquilles nous ont semblé rares et assez faciles à corriger : « officiel subalterne » pour « officier » p. 85, « Desseau » pour « Dessau » p. 171 n. 162... Si l'on ne sait qui se cache derrière « Hsachius » p. 72 n. 30, on peut rétablir le « questeur du prince » à la place du « prince » à l'antépénultième ligne de la p. 58. Écrire « Théoderic » et « Philostorgue » là où l'on est habitué, en français, à « Théodoric » et « Philostorge », n'a rien de fâcheux non plus. On est plus gêné par telle phrase maladroitement construite au bas de la page 94 (que désigne « *celui* de la poste » ?), ou par telle incohérence, au moins apparente, entre les dates de 396 et 405, à propos des privilèges des primiciers des bureaux palatins, aux pages 21 et 100. Quant à la Bibliographie, elle néglige parfois de renvoyer le lecteur à des éditions récentes (par exemple à celle de la C. U. F., richement annotée, pour le *De officiis* de saint Ambroise), ou de mentionner tel ouvrage important pour le sujet traité, comme le tome III de la P. L. R. E. dû à J. R. MARTINDALE (527-641), et publié à Cambridge en 1992. Mais ce ne sont là que peccadilles, comparées à la richesse, à la rigueur et à l'intérêt de ce livre, qui n'a finalement d'un simple manuel que le prix avantageux (165 F.), et dont on a hâte de lire le second tome.

Vincent ZARINI.

Histoire des religions.

Culti pagani nell'italia settentrionale a cura di Attilio MASTROCINQUE (collection *Labirinti*, n° 6) : Trente, 1994, 150 pages.

Après un volume consacré à Hercule en Occident et un autre volume étudiant les grands sanctuaires de la Grèce et leurs rapports avec l'Occident, la collection « Labirinti » propose un volume sur les cultes païens en Italie du Nord, sous la direction de A. MASTROCINQUE qui publie les actes d'une table ronde tenue à Trente